
3 1761 08266436 8

IRZA,

OU

LES CONJURÉS A TESCUCO,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Par M. A. LAMÈY.

Musique de M. QUAISAIN. Ballet de M. MILLOT.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 24 avril 1810.

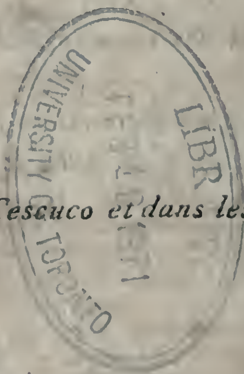
A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERNAND CORTEZ.	M. *Fresnoy.*
VERDULGO, capitaine.	M. *Joigny.*
JUAN DE SALAMANQUE, cavalier.	M. *St.-Clair.*
CHRISTOPHE D'OLEA, cavalier.	M. *Douvry.*
ANTOINE VILLAFAGNA, fantassin.	M. *Defresne.*
GRESCA, sous-officier.	M. *Stokleit.*
ONZIL, fantassin.	M. *Martin.*
JULIA, épouse de Verdulgo.	Mlle *Leroy.*
IRZA, jeune indienne.	Mlle *Adèle Dupuis.*
Plusieurs Soldats espagnols parlans.	
Officiers et Soldats espagnols.	
Caciques.	
Troupe d'indiens.	
Femmes indiennes.	

La scène est à Tescuco et dans les environs.



IRZA,

OU

LES CONJURÉS A TESCUCO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre de l'habitation de dona Julia, dans la ville de Tescuco. Elle a trois sorties, dont une principale au milieu; celle à gauche est censée conduire dans les pièces attenantes, les deux autres dans les rues.

SCENE PREMIERE.

JULIA, *se tournant vers la porte par laquelle elle est entrée.*

AUSSITÔT que cette jeune Indienne sera réveillée, vous l'engagerez à se rendre près de moi. (*A elle-même.*) Mais convient-il à dona Julia de donner asile à une fille ravie à ses parens ?... Juan de Salamanque est homme d'honneur ; s'il a conduit chez moi cette jeune personne qu'il venait d'enlever à Tlascala, c'est que, voulant respecter son innocence, mon habitation, séparée du camp, a dû lui paraître la plus sûre et la plus inviolable. D'alleurs, il doit venir la chercher ce matin. (*accueillant une idée.*) Juan ! le plus dévoué des amis de Cortez.... Ne pourrai-je pas entreprendre aujourd'hui de l'associer à mes projets ?... La circonstance est favorable, que risqué-je de tenter sa foi ? J'ai déjà su ravir à Cortez la confiance du plus grand nombre de ses compagnons; j'ai su inspirer le dégoût à ceux même qu'un enthousiasme romanesque et le désir de s'illustrer ou de s'enrichir avaient fait courir les premiers sous ses drapeaux ; ils ne voyent plus que d'un œil effrayé les apprêts qu'il ordonne pour le siège de Mexico. Hâtons-nous de saisir tous les avantages qui se présentent avant qu'un soupçon de Cortez... Il ne daigne pas redouter ici mon influence, ni s'inquiéter de mes actions ; me croyant amenée sur ces parages par le seul amour conjugal, quand je le suis par l'ardeur de la vengeance, le superbe ne voit en moi que la femme d'un de ses officiers, non une sœur de Diégo

Vélasquez ! mais l'abîme se creuse, et bientôt, bientôt peut-être... Oui, mon frère, ce n'est pas impunément qu'un lieutenant ambitieux aura bravé ton autorité de gouverneur général, pour s'ériger en chef absolu d'un armement fait sous tes auspices ! Fut-il jamais de ressentiment plus juste que le nôtre ? Usurpation de gloire, ingratitude, confiance trompée... c'est assez de crimes pour mériter la mort. Quelqu'un vient... c'est Juan.

SCENE II.

JUAN DE SALAMANQUE, JULIA.

JUAN.

Madame, je viens réclamer le précieux dépôt dont vous daignâtes hier vous charger, en cédant à mes supplications. Ah! croyez que je sens tout ce qu'il vous fallait de bonté pour ne point persévérer dans un refus qui m'aurait mis au désespoir. Mais, de grâce, que je voie Irza ; où est-elle, madame ?

JULIA.

Dans cette chambre voisine. Un léger sommeil a suspendu ses cruelles agitations. Vous étiez résolu, je crois, de contracter avec elle un engagement sacré : vous allez donc vous présenter à l'aumônier du camp pour réclamer à cet effet le concours de son ministère ?

JUAN.

Oui, madame, telle a été et telle est encore mon intention. Je viens d'en prévenir le père Olmeydo, sans l'instruire cependant d'aucun détail superflu ; il ignore jusqu'à la généreuse hospitalité que vous voulûtes bien accorder à mon amante.

JULIA.

Expliquez-moi, Juan, comment, avec des vues légitimes, vous avez pu croire nécessaire d'enlever cette indienne. Son père est un des principaux d'un peuple dévoué aux Castillans. Je concevrais difficilement qu'il eut osé ne pas agréer votre recherche, surtout en voyant sa fille répondre à vos sentimens.

JUAN.

Il est trop vrai qu'il l'a osé, j'ai dû l'en punir. Avant-hier, accompagné seulement de quelques amis, je me rendis à Tlascala, pour déclarer mon amour à Zomual. « Irza, lui dis-je, » sera ma femme. Non, me réplique-t-il, je n'y consens pas. » Ma fureur s'allume. « Tu rejettes un Espagnol ?— Oui, je » te refuse. — Je brave ton refus. — Je méprise ta colère. » Nous nous quittons ainsi. Je me sens hors de moi, mes compagnons indignés me représentent l'idée d'un rival, notre projet se forme aussitôt, et nous enlevons Irza.

JULIA.

Avant d'en venir à cette extrémité, que n'essayâtes-vous de réussir par l'entremise de Cortez ?

JUAN

De Cortez ! Je me serais mal adressé, madame.

JULIA.

Votre ami ?

JUAN.

Mon rival !

JULIA.

Vous me surprenez : Cortez amoureux ?.... Mais sur quel fondement croyez-vous...

JUAN.

C'est dans la maison de Zomual, après notre retraite de Mexico et les combats qui l'avaient suivie, que Cortez, blessé grièvement, reçut les soins qui parvinrent à le sauver, et pendant sa guérison difficile, Irza contribuait assiduement à lui donner des secours. Je la vis à cette époque pour la première fois. Les occasions de nous revoir, que je ne cessais de faire naître, ont établi depuis l'intelligence de nos cœurs. Mais dans cet intervalle, que de fois n'ai-je pas eu lieu de craindre une funeste concurrence ! Quand la beauté d'Irza n'aurait pas fait sur Cortez les prompts effets qu'elle devait, la douce habitude de la voir auprès de lui, de jouir de ses soins, de recueillir les témoignages naïfs de sa sensibilité, de son respect... n'en était-ce point assez pour allumer dans son cœur tous les feux de l'amour ?... Je juge par le refus de Zomual qu'il existe même un secret engagement entre le général et lui. Vous le voyez donc, madame, ce n'est pas en Cortez que j'aurais pu trouver un appui.

JULIA.

Mais ne faut-il pas qu'il soit informé de votre hymen ? qu'il l'autorise même ? et dans ce cas..

JUAN.

Vous me désespérez, madame. Olmeydo m'a fait la même observation ; je lui ai répondu que les pouvoirs du général ne s'étendaient pas sur de semblables objets, et que, du reste, si quelqu'un prenait soin de l'informer de cet événement, il aurait de moi toute explication. *(montrant de l'inquiétude.)* Irza ne paraît pas, madame ?

JULIA.

Je vais l'avertir... Mais la voici.

SCENE III.

Les Précédens, IRZA.

IRZA, *avec joie, en apercevant Juan.*

C'est lui ! *(d'un ton chagrin.)* Ah ! mon ami, que cette nuit était longue !

JUAN.

Nous voilà réunis pour ne plus nous séparer. Quoi ! toujours dans la tristesse?

IRZA.

Oui, toujours.

JUAN.

Quand nous touchons au bonheur ?

IRZA.

Au bonheur ! ce mot, tu me le répètes sans cesse, mais avant que tu m'eusses appris à l'entendre, j'étais plus heureuse !...

JUAN.

Je veux que vous le soyez véritablement. Venez, Irza, venez.

IRZA.

Où me meneras tu ?

JUAN.

Devant l'autel de mon dieu, qui sera le vôtre.

IRZA.

Je le connais par toi. C'est un dieu juste et bon que le tien.

JUAN.

Sévère au crime, il protège ceux qui sont exempts de reproche.

IRZA, *d'un ton lent et rêveur.*

Sévère au crime, il protège ceux qui sont exempts de reproche ! (*vivement.*) Que dis-tu, Juan? ton dieu ne nous protégera donc pas.

JUAN.

En concevoir le doute, c'est l'offenser.

IRZA, *avec simplicité.*

Le grand être que tu veux que j'adore, approuve-t-il ce que nous avons fait ? nous permet-il, à toi, d'arracher un enfant à son père, à moi, de chérir mon ravisseur? Dis-moi, Juan, quels sont donc les crimes qu'il punit, s'il ne venge pas l'oubli des bienfaits et les larmes d'un vieillard ?

JUAN.

C'est trop suivre d'affligeantes idées. Viens.

IRZA, *absorbée.*

Je le vois qui cherche mes traces... Mais non, se cachant à tous les yeux, il est assis au fond de sa demeure qu'entoure notre tribu consternée ; là, immobile, dans un morne silence, il m'attend près de ses cendres éteintes que mes soins lui rallumaient. J'étais sa joie, son orgueil ; maintenant il reste seul; je l'abandonne, hélas ! et la douleur, comme une flèche meurtrière, a déchiré son cœur.... Ah ! cruel Juan !

JUAN.

Tu m'accables, Irza ; je dois supporter ces plaintes, mais crois-tu ne plus revoir l'auteur de tes jours ? Une fois unis par des nœuds indissolubles, nous l'appelerons près de nous, il me pardonnera d'avoir écouté mon désespoir, ou sa rigueur inflexible diminuera tes regrets en me justifiant. Je l'ai privé de toi pour devenir ton époux, aurais-tu préféré qu'il te livrât au bras d'un autre ?

IRZA.

Non. Je t'aime.

JUAN.

Douce parole! candeur touchante et que j'honore! Eh bien, sois donc à moi ; qu'en ce jour de notre union tout le reste s'oublie : ne nous arrêtons plus.

IRZA.

Juan ! non, tu me presses envain, je ne te suivrai pas plus loin. Les nœuds que tu m'offres, quelques sacrés qu'ils puissent être, ne le sont pas pour moi, si mon père ne les bénit. (*A Julia.*) Généreuse Castillane, souffre, ah! je t'en conjure, souffre que je reste encore auprès de toi.

JULIA.

J'y consens. (*A Juan.*) Juan, vous devez compâtir à son état et cesser vos instances.

JUAN.

O ciel ! que ma position est affreuse !

JULIA.

Je partage tout ce qu'elle a de douloureux. Comment en sortir cependant ? Vous n'entreprendrez rien contre les lois de l'honneur, et moi, je ne puis garder chez moi cette jeune personne sans la montrer à mon époux, qui, vous le savez, manque rarement dans la journée de venir me voir, cette bourgade n'étant qu'à deux pas du camp.

JUAN.

Je vais retrouver Olmeydo ; il faut qu'il se rende ici pour m'aider à vaincre la résistance d'Irza. N'est-ce pas servir la religion que de ravir aux faux dieux une innocente beauté ? Madame, en consentant qu'elle demeure ici jusqu'à mon retour, vous mettez le comble à ma reconnaissance.

JULIA.

Allez donc sans tarder.

JUAN, *à* Irza.

Je te laisse avec notre bienfaitrice.

IRZA, *à Julia avec douleur.*

Le reverrai-je ?

JULIA.

Dans peu d'instans.

(*Juan sort en recommandant* Irza *à Julia.*)

SCENE IV.

JULIA, IRZA.

IRZA.

Il est parti. Noble Castillane, ah! pleure avec moi... Non, ma faiblesse n'est pas la tienne ; permets que j'aille seule me livrer à mon chagrin et donner cours à mes larmes.

JULIA.

Aimable enfant, que puis-je faire pour adoucir vos peines? Mes soins, mes secours, tout ce qui dépend de moi, ne craignez pas de le demander ; soyez libre du moins, et si, pour soulager votre cœur, vous avez besoin d'un peu de solitude, vous pouvez vous y livrer jusqu'au retour de votre amant.

IRZA.

De mon amant, dis-tu? il n'est pas mon époux !..... Ah! mon père !... bon père !... Où suis-je ?... Qu'ai-je fait ?.....

(*elle sort.*)

SCENE V.

JULIA.

Je commence à me repentir de mon trop de condescendance pour Juan. . . cette intrigue. . . Ne nous laissons pas distraire toutefois des grands intérêts qui nous occupent. Voici l'heure où Villafagna doit venir m'informer du succès de ses démarches. Un fantassin méprisable, dont je ne pensais faire que le moindre de mes agens, est donc en ce jour le conducteur de mes desseins? Il n'importe, son audace m'a déjà mieux servie que les pas mesurés du prudent Artalos. J'atteindrai mon but; par la trame d'une femme, Cortez verra finir ses prospérités... Que n'ai-je, pour seconder mes vues, un époux animé du même esprit ! Mais à peine oserai-je lui communiquer... Il le faudra cependant; et peut-être qu'en sondant aujourd'hui ses dispositions, je les trouverai telles... Villafagna me tient parole.

SCENE VI.

JULIA, VILLAFAGNA.

VILLAFAGNA, *se montrant.*

Puis-je entrer ?

JULIA.

Je suis seule.

VILLAFAGNA, *entrant.*

Personne, ici, ne peut nous voir ni nous entendre ?

JULIA.

Non, personne. Que m'apportes-tu de nouveau? nos dé-

marches ont-elles fructifié ? le mécontentement des troupes nous permet-il enfin d'espérer le résultat que nous desirons ?

VILLAFAGUA.

Oui, madame, tout s'apprête à servir la vengeance de votre illustre frère. Ce n'est plus un parti faible, vague et dispersé, des mécontens réduits au silence ; je vous annonce une ligue toute formée, toute agissante, et qui, pour être secrète, n'en prend pas moins un aspect formidable.

JULIA.

Ne m'en imposes-tu pas ?

VILLAFAGUA.

Ecoutez mon rapport.

JULIA.

Des progrès si marqués, si rapides...

VILLAFAGUA.

Sont réels, et vous me les devez, à moi seul.

JULIA.

Hâte-toi de m'instruire.

VILLAFAGUA.

Vous saurez donc que nos affidés cette nuit se sont réunis chez moi, chacun amenant encore nombre de gens dont ils répondait. Il s'agissait dans cette assemblée d'entraîner ceux qui vacillaient encore dans leur opinion sur Cortez. J'ai parlé de sa folle et criminelle ambition, je me suis étendu sur l'ingratitude dont il a payé le seigneur Diégo Velasquez, votre frère, sans lequel, leur ai-je dit, on ne l'aurait jamais connu, puisque c'est lui qui d'abord de rien l'a fait secrétaire de son gouvernement de Cuba, et ensuite l'a choisi pour chef de l'escadre destinée à la découverte des nouvelles terres, dans la fausse persuasion que se regardant toujours comme son lieutenant et comme l'ouvrage de ses mains, il ne sortirait point d'une humble dépendance ; erreur qui n'a pas duré... Le seigneur Diégo, par des raisons prudentes qu'on veut attribuer à sa jalousie, rappelle Cortez, engagé témérairement dans une expédition lointaine ; ses ordres sont méconnus. Enivré de quelque succès, l'ambitieux Fernand ose, au mépris de sa révocation, retenir le commandant de l'escadre. J'appuyais fort, madame, sur cet acte de rébellion manifeste. Et nous, mes camarades, ai-je ajouté, nous, que le gouverneur général avait envoyés ici, pour le punir; nous qui nous sommes laissés gagner par la perfide éloquence du coupable, ne sommes-nous pas maintenant à portée de reconnaître que des promesses illusoires et de folles espérances nous ont rendus ses partisans. Aucune s'est-elle réalisée? Que nous sert d'avoir soumis tant de Caciques et leurs tribus sauvages ! leurs dépouilles nous ont-elles enrichis ? La conquête de Mexico pourrait seule nous satisfaire, mais cette ville

n'est plus gouvernée par un Montezuma ; le belliqueux et brave Guatimozin la défend avec intrépidité. Ne voyez donc plus en Cortez qu'un imposteur qui a su vous séduire un instant, mais non vous aveugler ni vous corrompre. J'ai fini par retracer tout ce que nous avions soufferts depuis notre arrivée dans ces contrées, et déplorant les malheurs dont nous menaçaient encore les projets extravagans de Cortez, j'ai mis en fait que nous serions des hommes dépourvus de bon sens et de raison, de ne pas vouloir nous préserver d'un mauvais sort en abandonnant ses drapeaux.

JULIA.

Qu'a produit ce discours ?

VILLAFAGNA.

Ce que l'orateur voulait, une résolution prompte et unanime de pourvoïr à notre salut par quelque moyen que ce fût. On a proposé d'abord de tenter un soulèvement ; d'autres ont parlé d'une évasion clandestine, projet impraticable et que j'ai fait rejeter. Quant à celui de nous révolter ouvertement, il faudrait avant tout, leur ai-je fait observer, nous voir assez en forces pour entraîner le camp entier. Commençons par nous bien assurer les uns des autres, il ne s'agira plus après que de nous rallier par un de ces coups de maître, qui, préparés en secret, éclatent sans danger et ne donnent rien aux évènemens.

JULIA, *vivement.*

Et quel serait donc ce coup de maître ?

VILLAFAGNA, *d'un ton de confidence.*

Madame le devine.

JULIA, *d'un ton glacé.*

Villafagna ne doit rien me laisser à deviner.

VILLAFAGNA, *avec précaution.*

Cortez n'a point de gardes ; nous approchons de sa personne avec facilité... J'en ai fait sentir l'avantage à mes camarades.

JULIA, *marquant une réticence.*

Eh bien !

VILLAFAGNA.

Eh bien, madame, on a fini par s'entendre, et de suite nous avons dressé l'acte de conjuration ; chacun s'y est inscrit, et depuis ce matin, seulement depuis ce matin, le nombre des signatures est presque doublé.

JULIA.

Montre-moi cet acte.

VILLAFAGNA.

Le voici... toujours caché dans mon sein. Vous vous imaginez que soldat sans crédit, je n'ai su m'emparer que de mes pareils... Regardez ces feuilles, vous y trouverez des noms...

JULIA.

Qui me surprennent en effet... Je suis contente, Villafagna, de ton zèle, de ton activité.

VILLAFAGNA, *pendant que Julia parcourt l'acte.*

Madame remarquera que son époux, dans ce pacte secret, est désigné notre capitaine-général. Oserai-je affirmer qu'il est d'intelligence avec nous ? Je vous garantirais alors les deux tiers de l'armée.

JULIA.

Tu peux... J'entends du bruit ; c'est mon époux, sans doute ; il descend de cheval. Comme je feins de vouloir quitter ces parages, il doit me remettre aujourd'hui les papiers nécessaires à mon départ. Prend cette autre sortie pour éviter sa rencontre. Tu me rejoindras aussitôt que tu l'auras vu s'eloigner.

VILLAFAGNA.

Je vais me poster dans le voisinage. (*il sort.*)

SCENE VII.

JULIA ; VERDULGO, *entrant par le milieu.*

VERDULGO.

Ma chère Julia, je n'ai qu'un instant à passer avec vous. Nos travaux se poussent avec la plus grande activité. Je ne vous apporte point les papiers que je devais demander pour vous au général. J'ai réfléchi qu'il serait plus convenable que vous fissiez vous-même cette démarche auprès de Cortez, et je vous engage à garder, jusqu'à votre départ, quelques mesures avec lui.

JULIA.

Je me sens capable, pour mon époux, de cet effort de complaisance ; vous me verrez au camp. Les préparatifs avançent donc beaucoup ?

VERDULGO.

Sous quatre jours nous pourrons commencer le siège de México.

JULIA.

Il faut que j'avoue mon étonnement. Vous aimez l'honneur, Verdulgo, et je suppose même que l'ambition à quelqu'empire sur votre ame. Comment se peut-il que vaillant, distingué par votre mérite et né du sang le plus noble, vous consentiez à servir sous les ordres d'un Fernand Cortez, homme d'origine obscure, et dont la famille ne tient aucun rang en Europe ; que vous reconnaissiez encore son autorité, le voyant déchu de son titre légitime dans les entreprises téméraires qu'il s'obstine à poursuivre ? Fatigues et périls de toute espèce, vous les partagez avec le moindre soldat ; mais la gloire n'appartient qu'au chef, et s'il faut ici en espérer

une grande et peu commune, je rougirais que mon époux ne desirât pas la recueillir pour lui.

VERDULGO.

Julia, pour nous conduire sagement, nous ne devons pas toujours écouter une secrète envie, ni des affections personnelles; en prenant même la justice pour guide, on fait mal quelquefois de suivre une règle trop sévère et que les circonstances ne sauraient admettre. Je n'examine pas aujourd'hui si j'ai pu, dans le tems, prétendre au poste éminent de capitaine-général de notre flotille aventurière; je ne me porterai point pour juge dans la querelle de votre frère avec Cortez : de pareils débats répugnent à mon caractère. Zélé pour l'état que j'exerce, consultant les seuls intérêts de la Castille, je ne vois en Cortez que le chef capable, en moi, l'utile compagnon d'une entreprise glorieuse à notre souverain; et là, madame, où je trouve mes devoirs satisfaits, mon ambition ne murmure point. J'essayerais inutilement, je le vois, de combattre vos préventions contre le général; peut-être qu'un jour, à force de l'admirer, vous cesserez de le haïr.

JULIA.

Moi ! je cesserais de haïr un homme qui, tiré du néant, et comblé des bonnes grâces de Velasquez...

VERDULGO, *l'interrompant.*

Je sais que votre frère le regardait comme sa créature, et pensait, en l'élevant, le retenir encore dans des liens étroits; mais l'aigle à senti ses aîles, il a rompu l'entrave; c'en est fait, il plane au-dessus de nous.

JULIA.

Il plane au-dessus de nous. Ah ! si ma main pouvait lancer le trait rapide qui, l'atteignant dans sa hauteur, le ferait tomber à nos pieds...Mais, pardonnez, je voulais sur ce sujet connaître à fond vos sentimens; jamais vous ne vous êtes ouvert avec tant de franchise. Je me permets encore une question. Si l'armée entière, lasse enfin d'être conduite par Cortez de dangers en dangers, et redoutant ceux que lui présente la conquête du Mexique, avait jeté les yeux sur vous pour la ramener dans l'île de Cuba ? Si le commandement vous était offert...

VERDULGO.

Je le refuserais Julia ! vous avez dit que j'aimais l'honneur et vous me parlez d'une trahison ! je ne puis appeler autrement ce que vous me proposez. Mais voici mon dernier mot. Jusqu'au moment où nous aurons appris le jugement rendu par la cour de Madrid sur les accusations portées contre Fernand Cortez, loin de me prêter à quelqu'acte séditieux de nos soldats, on me les verra maintenir dans le respect et l'obéissance dus à leur général, et je périrai plutôt que de laisser méconnaître son autorité. Vous, sœur de Velasquez,

songez que vous êtes mon épouse. Je retourne au camp. (*il sort.*)

SCENE VIII.

JULIA.

Sœur ! épouse ! Je n'oublierai ni l'un ni l'autre, et malheur, malheur à Cortez... nous attendrions son châtiment de la tardive décition d'une cour éloignée? Non, non !...Verdulgo, je le vois, serait trop contraire à mes projets ; qu'il les ignore donc jusqu'à l'événement, il faudra bien qu'il m'approuve; et je prétends, malgré sa modestie, le placer au poste brillant qui flatte mon orgueil... Voici Villafagna.

SCENE IX.

JULIA, VILLAFAGNA.

VILLAFAGNA, *rentrant.*

Le seigneur capitaine s'est-il expliqué, madame ; sommes nous forts de son assentiment ?

JULIA.

Nous l'obtiendrons plus tard ; mais en attendant, persuade à tout le monde que Verdulgo ne refusera pas l'honneur qu'on lui destine, dès qu'il en verra Cortez dépouillé. La mort de ce rébelle est donc résolue ?

VILLAFAGNA.

Oui, madame, et d'autres, selon mon avis, doivent quitter le séjour des vivans sans prendre congé d'eux.

JULIA.

Fort bien.

VILLAFAGNA.

Nos principaux conjurés vont s'assembler de nouveau dans mon logis. Cortez est perdu. Reposez-vous-en sur Villafagna ; son génie, qui rampe au grand jour, se déploie à l'ombre et brille dans les ténèbres ; je veux mériter à mon futur Cénotaphe cette laconique et sublime inscription : il était né conspirateur.

JULIA.

Je te laisse. Ah ! j'oubliais de te recommander le cavalier Juan, comme un homme qu'il serait intéressant d'avoir avec nous.

VILLAFAGNA.

Juan ! Quel espoir fondez-vous sur un ami de Cortez ?

JULIA.

Tous deux sont subjugués par une passion rivale.

VILLAFAGUA.

Amoureux de la même femme ? . . . Ah ! diable ! j'en augure merveille.

JULIA.

Mais, que vois-je? C'est lui... reste, et profitons du moment.

SCENE X.

Les Précédens, JUAN.

JULIA.

Quoi, déjà de retour? et seul!

JUAN.

J'ai fait de vaines instances auprès d'Olmeydo; loin de consentir à me prêter son ministère: « Ce serait, m'a-t-il » dit, me rendre complice d'un crime, que de donner la » main à votre projet; le général a su l'enlèvement de cette » jeune indienne, et je vais, de ce pas, l'informer du lieu » de sa retraite. » Jugez de ma rage! j'allais peut-être l'immoler, je ne sais par quel pouvoir un seul de ses regards m'a désarmé soudain. C'est de vous, madame, que j'attends des conseils; ne me retirez pas votre assistance, ne m'abandonnez point à mon désespoir.

JULIA.

Vous avez commis une imprudence difficile à réparer. J'en pressentais les suites.

JUAN.

Ma tête se perd. Ah! daignez compatir à mes inquiétudes, Fernand va connaître jusqu'à la retraite d'Irza. Quel parti prendre, madame?

JULIA.

Tous les avis que je pourrais vous donner seraient mal reçus peut-être.

JUAN.

Aidez ma raison de la vôtre, ou plutôt ne songez qu'à servir mon amour. J'entends du bruit, que pourrait-ce être?

SCENE XI.

Les Précédens, GRESCA, Soldats.

GRESCA, *à Julia.*

Madame, je suis porteur d'un ordre du général.

JULIA.

Voyons. (*elle prend l'ordre et le lit.*)

JUAN.

Ciel!

VILLAFAGNA, *à part.*

Mettons nous à l'écart et observons tout. (*il sort sans être aperçu.*)

JULIA, *à Juan.*

Ce que j'appréhendais est arrivé. Cet ordre porte qu'on doit

conduire vers le général, la fille de Zomual, dont vous êtes le ravisseur... Oh ! l'ordre vous désigne, et il est conçu en termes sévères.

GRESCA.

J'attends, madame, que vous me délivriez la jeune personne.

JUAN, *tirant l'épée.*

Elle est à Juan; il la défendra contre qui que ce soit, et malheur au premier qui voudra mettre à exécution cet ordre arbitraire.

GRESCA.

Nous osons l'entreprendre, et malgré vos menaces...

SCENE XII.

Les Précédens, IRZA.

IRZA.

J'entendais sa voix. Mon cœur ne m'a point trompé. Mais qu'as-tu, Juan? Quel trouble règne ici? Que te veulent ces hommes? Irza tremble.

GRESCA.

Est-ce vous qu'on nomme Irza?

JULIA.

Oui, c'est elle-même.

GRESCA, *à Irza.*

Il faut nous suivre.

IRZA.

Moi!

GRESCA.

A l'instant. Tel est mon ordre.

IRZA.

Grands dieux! que vais-je devenir? Juan, tu souffrirais...

JUAN.

Non, je brave leur nombre, et avant qu'ils parviennent jusqu'à toi...

JULIA.

Il est inutile de résister. Juan de Salamanque, il faut obéir à Cortez.

IRZA.

Cortez! ah! ce nom respectable calme mes frayeurs. C'est donc par l'ordre de Cortez que l'on vient me chercher?

GRESCA.

C'est vers lui qu'il nous est enjoint de vous conduire.

JUAN.

Il veut te ravir à mon amour; mais il le prétend envain, le perfide...

IRZA.

Garde-toi de l'outrager; le mal que tu dirais de ce héros

me paraîtrait un blasphême. Je vais le voir, lui soumettre mes destins, l'appeler mon protecteur et mon guide ; les moindres paroles de sa bouche sont pour moi des arrêts du ciel !

JUAN.

Irza veut me quitter !

IRZA.

Je te quitte pour recourir à celui dont l'appui et les bienfaits peuvent seuls rétablir la paix dans mon cœur. Toi-même, ne dois-tu pas...

JUAN.

L'aborder en suppliant, m'avilir à ses pieds ? De semblables conseils... Allez, ingrate, allez, je ne vous retiens plus.

IRZA.

Ingrate ! moi ? ai-je mérité ce nom...Je ne croyais pas, mon ami, être ingrate envers toi... Tu ne m'entendras jamais te faire un reproche si cruel. Mais tes chagrins t'excusent, et pour adoucir les miens, j'ai besoin de te pardonner. (*à Julia.*) Tu m'as accordé l'hospitalité, bonne castillanne; Irza ne peut que te remercier. Ah ! tâche de persuader Juan de ses torts. Dissipe son aveuglement sur Cortez, et qu'il le voye tel que nous le voyons, nous qui ne sommes pas injustes. Adieu, tu me promets de le convaincre et surtout de le consoler.

(Jeu muet des principaux personnages en scène, sortie d'Irza.)

SCENE XIII.

JULIA, JUAN, VILLAFAGNA, *qui reparaît.*

JUAN.

Et je me la laisse enlever !. . . Infâme Cortez !... Ce bras armé par la fureur ne peut-il pas... Oui, courons...

JULIA.

Arrêtez. Ne tentez rien d'infructueux. Votre courroux est juste, sans doute, mais il faut le contenir.

JUAN.

O le plus affreux des hommes ! et je l'aimais, il se disait mon ami ! Biens et maux, chagrins et plaisirs, nous devions tout partager, être inséparables et dévoués l'un à l'autre jusqu'à la mort... Est-ce donc ainsi, perfide, que tu remplis ta promesse !

JULIA, *à part.*

Le voilà au point où je le désirais. (*haut.*) Vous venez d'essuyer l'affront le plus humiliant. Il faut le supporter.

JUAN.

Le supporter ? non, c'est dans le sang du traître que je veux laver mon outrage !

JULIA.

Je sais qu'un homme de cœur ne garde pas un vain ressentiment ; mais que pourriez-vous entreprendre ? simple cavalier, esclave de la discipline...

JUAN.

Je suis Espagnol et Gentilhomme. Je dois, fut-ce aux dépens de mes jours, me venger de lui.

JULIA.

Allez, Juan, ces mouvemens passagers que produit une offense récente, feront bientôt place à des réflexions...

JUAN.

Depuis long-tems je le hais. Toujours entouré de personnages qui me sont odieux, il ne semble pas remarquer l'éloignement où je me tiens de lui ; c'est pour m'abaisser au contraire qu'il affecte, en ma présence, de vanter les conseils des uns, le zèle exact des autres ; il m'appelle injuste, fantasque, je le trouve, moi, vain d'honneurs et âpre au pouvoir. Qu'on le flatte, que de lâches carresses et les hommages d'un peuple barbare lui fassent contracter la fierté d'un monarque! On ne dira pas du moins que je lui portais mon encens. Je l'abhorre, vous dis-je, et c'est une haîne légitime que je brûle de satisfaire.

JULIA.

Vous n'êtes pas le seul à vous plaindre. J'en connais beaucoup dont le courage est las de ployer sous l'ambitieux Castillan, qui sans doute, en Espagne, est déjà condamné comme un criminel. Cependant, si je vous engageais vous-même à vous associer à leurs hardis desseins, avouez, Juan, que malgré tant de sujets de mécontentement et votre injure si vivement ressentie, vous reculeriez avec frayeur...

JUAN, *vivement.*

Non, je saisirais avidemment l'espoir qui me serait offert, et m'ouvrir une telle perspective, madame, c'est me combler de joie : de grâce, n'hésitez pas à me révéler ce mystère.

JULIA.

Juan s'enflamme sur une simple supposition ?

JUAN.

J'entrevois la vérité ; faites m'en l'entière confidence, je suis prêt à tout. Où sont les hommes dont le parti se forme sous vos auspices ? Conduisez-moi vers eux. À quelles obligations faut-il consentir ? Quel pacte faut-il signer ?

VILLAFAGNA, *s'approche, l'acte des conjurés à la main.*

Celui-ci.

JUAN.

Comment !

JULIA, *à Villafagna.*

Quelle précipitation !

VILLAFAGNA.

Je réponds de lui.

JULIA.

(Elle observe Juan tandis qu'il lit, et voyant qu'il lui échappe un frémissement, elle lui arrache le papier.)

Vous en avez trop vû ; je me répents de mon trop de confiance. Juan, seriez-vous capable de commettre une trahison?

JUAN.

Qui pourrait vous le faire présumer !

JULIA.

Votre étonnement.

JUAN, *froidement.*

Rendez-moi cet acte.

JULIA.

Pour quel usage ?

JUAN.

Rendez-le moi, vous dis-je.

VILLAFAGNA, *à Julia.*

N'appréhendez rien.

JULIA.

Le voilà.

JUAN, *prend une plume et signe.*

Etes-vous satisfaite ?

JULIA.

Vovs justifiez mon estime.

JUAN.

Je dissipe vos craintes.

JULIA.

Vous allez me suivre chez Artalos. Nous y trouverons des braves qui sauront vous affermir dans une généreuse résolution.

JUAN.

C'est à votre époux que je désire parler.

JULIA.

A Verdulgo? cela est inutile...Je vous recommande au contraire, à cet égard, le plus absolu silence lorsque vous vous trouverez avec lui.

JUAN.

Cependant, d'après cet acte où je vois figurer son nom, il parait être à la tête du mouvement qu'on projette?

JULIA.

Vous avez dû remarquer qu'il ne l'a pas signé.

JUAN.

Il est vrai ; et pourquoi ?

JULIA.

Il ne le devait pas. Vous sentez qu'il serait peu convenable qu'il parût lui-même provoquer son élévation à la place de Cortez. Il est censé n'y prendre aucune part et ne rien savoir

de ce qui se trame. Une autre raison plus forte encore vous impose la discrétion ; l'entreprise peut manquer, il est bon de nous ménager une dernière ressource dans l'appui d'un personnage en crédit, et qui soit resté parfaitement à l'abri du soupçon. Souffrez donc, pour notre intérêt, que Verdulgo, (bien d'accord avec nous, je vous le jure) agisse, parle toujours de manière à ne pas se compromettre, et à l'exemple des autres, faites vous une loi de ne pas l'entretenir de nos desseins.

JUAN.

Il suffit.

JULIA.

Venez, nous acheverons chez Artalos de vous confier nos secrets. (*à Villafagna.*) Toi ! poursuis avec ardeur ce que nous avons si bien commencé.

(*Elle sort avec Juan.*)

SCENE XIV.

VILLAFAGNA.

Il n'est pas de bon commencement qui ne puisse aboutir à une mauvaise fin. Plan, contreplan, moyens, obstacles et ressources, vous avez tout combiné, tout prévu... excepté le hazard qui doit vous perdre. Seigneur Villafagna, qu'en pensez-vous ? il y va de la tête !- sans doute, elle est au jeu. Tant mieux, ne retirons pas notre mise. La chance est belle ; nous avons eu le tems de préparer nos dez. Au bout du compte, risqué je plus dans cette affaire que lorsqu'un ordre de Cortez m'expose aux flèches des indiens ? Je ne lui pardonne pas de nous avoir défendu le pillage de cette ville... Oh ? le plaisant général ! comme si on faisait la guerre pour autre chose que pour piller... Onzil, ne vient pas... Onzil ! était-ce bien là mon homme pour les missions délicates ? Je le connais un peu inconsidéré, sujet à faire des maladresses ! D'un autre côté, il est vif, agissant, résolu, et ne craint rien, hors l'enfer quand il est malade. J'aurais tort d'être inquiet... Mais que veut Christophe ? ce coquin n'est pas des nôtres.

SCENE XV.

VILLAFAGNA, CHRISTOPHE D'OLEA.

CHRISTOPHE.

Eh, bonjour, camarade.

VILLAFAGNA.

Bonjour.

CHRISTOPHE, *à part.*

Tâchons d'éclaircir nos soupçons.

VILLAFAGNA.

Que diable cherches-tu par ici ?

CHRISTOPHE.

Je cherche... mais je cherche le capitaine Verdulgo. Notre genéral le demande.

VILLAFAGNA.

Il n'y est pas.

CHRISTOPHE.

Et toi, quelle affaire...

VILLAFAGNA, *d'un air indifférent.*

Des ordres à prendre. Je me reposais.

CHRISTOPHE.

Reposons-nous ensemble. (*il s'assied.*)

VILLAFAGNA.

Mon devoir m'appelle.

CHRISTOPHE, *montrant une gourde.*

Un petit reste de déjeûner.

VILLAFAGNA.

Mauvaise liqueur de sauvage. (*il boit.*) Cela ne soutient pas un Hidalgo.

CHRISTOPHE.

Nous aurions pourtant besoin de force. Toujours veiller, courir, manœuvrer, se battre ;.... on s'y tue.

VILLAFAGNA.

Comment, Christophe, tu parais mécontent ?

CHRISTOPHE.

Je le suis. (*à part.*) Examinons-le.

VILLAFAGUA.

Observons-nous. (*haut.*) Le plus mauvais temps est passé ; nous ne sommes pas du moins dans ses transes continuelles qui, pendant neuf mois, ne nous laissaient prendre de sommeil que par excès de lassitude, et sans quittter une fois nos armures.

CHRISTOPHE.

Je ne vois nulle fin à nos misères.

VILLAFAGNA.

Ces jours-ci nous reprendrons Mexico.

CHRISTOPHE.

Oui-dà, si Cortez n'a pas fait mentir Saint-Jacques notre patron.

VILLAFAGNA.

Un grand lac seulement nous sépare de cette capitale superbe, dont les tours dorées, les temples et les palais resplendissent jusqu'à nous. Ces palais nous appartiendront, morbleu! Déjà la contruction de nos brigantins s'achève ; on les va munir de leurs agrès ; nous nous embarquons, le trajet s'effectue....

CHRISTOPHE.

Sans rencontrer les pirogues des Mexicains ?

VILLAFAGNA.

Faut-il penser à cela ?

CHRISTOPHE.

J'y pense beaucoup.

VILLAFAGNA.

Fi donc. (*à part.*) Serait-il sincère ?

CHRISTOPHE, *à part.*

Me serais-je trompé ?

VILLAFAGNA.

Quand on a l'âme noble, on ne songe qu'à palper les trésors de Guatimozin. J'ai rêvé dernièrement qu'au feu de nos batteries, les murs de la ville s'étaient fondus en lingots.

CHRISTOPHE.

Et moi, j'ai rêvé que nous buvions l'eau d'oubli dans les deux lacs.

VILLAFAGNA.

C'est différent ! (*à part.*) Je peux me hasarder. (*haut.*) Ecoute, Christophe.

CHRISTOPHE.

Qu'est-ce ?

VILLAFAGNA.

Regarde-moi dans les deux yeux.

CHRISTOPHE.

Eh bien, mon ami.

VLLLAFAGNA.

Tu ne parles pas sur ce ton ordinairement.

CHRISTOPHE.

Est-ce qu'on se fie à tout le monde ?

VILLAFAGNA.

Cet enthousiasme que tu avais...

CHRISTOPHE.

Evaporé, mon ami.

VILLAFAGNA.

Hom ! c'est toi cèpendant, Christophe, c'est toi qui, nouvellement encore, t'es fait un renom parmi nous, en délivrant Cortez à Succhimilco, lorsqu'ayant pénétré dans cette place avec un gros de fuyards indiens, il se trouvait tout-à-coup seul au milieu d'eux.

CHRISTOPHE.

Son cheval abattu, hors de défense, point de secours, c'était fait de lui si les Mexicains ne l'eussent voulu prendre vivant. Leurs cris de joie m'avertirent de son danger; quelques fidèles Tlascaltèques se joignirent à moi ; nous fondîmes incontinent sur la multitude ennemie qui l'enveloppait... Voilà tout. Oh ! j'ai fait du carnage.

VILLAFAGNA.

Quel profit en retires-tu ?

CHRISTOPHE.

Trois belles blessures, qui ne sont pas toutes guéries.

VILLAFAGNA.

Cortez n'est-il pas reconnaissant ?

CHRISTOPHE.

Il m'a loué.

VILLAFAGNA.

Ce beaume te guérira.

CHRISTOPHE.

De mes sottises.

VILLAFAGNA, *à part.*

Bon. (*haut.*) Si bien donc que t'en voilà revenu.

CHRISTOPHE.

Revenu.

VILLAFAGNA.

Ah ! si Cortez eut eté pris!...

CHRISTOPHE.

Oui, mais il l'a échappé.

VILLAFAGNA.

Sais-tu que ce coup nous aurait mis à notre aise ?

CHRISTOPHE.

Tu crois ?

VILLAFAGNA.

Tout alors était fini, et nous nous en retournions sans délibérer...

CHRISTOPHE.

Dans nos jolies habitations à Cuba ?

VILLAFAGNA.

Par le chemin le plus court.

CHRISTOPHE.

Tu as raison.

VILLAFAGNA.

Christophe reconnait donc qu'il y avait gaucherie de sa part...

CHRISTOPHE.

A le sauver...

VILLAFAGNA.

Et à l'avenir, dans une pareille conjoncture...

CHRISTOPHE.

Comme tu dis, je me presserais moins.

VILLAFAGNA.

Mais crois-tu qu'il serve la Castille ? A d'autres, c'est pour lui, mon ami, c'est pour lui qu'il a projeté cette conquête gigantesque : je le tiens de bonne part. Il ne vise à rien moins, tu vas rire, mais à rien moins qu'à se faire Roi de l'Inde à la place de Guatimozin.

CHRISTOPHE, *s'oubliant.*

Le scélérat !

VILLAFAGNA.

Heim ?

CHRISTOPHE, *donnant le change.*

Cela me révolte contre lui.

VILLAFAGNA, *s'appuyant familièrement sur ses épaules.*

Or, écoute. Je me persuade que nous mériterions bien de Charles-Quint, si, par exemple.... si nous.... Me comprends-tu ?

CHRISTOPHE, *avec une tension qu'il s'efforce de cacher.*

Non.

VILLAFAGUA.

Quelques hommes, je suppose, bien résolus et agissant de concert... (*il s'interrompt.*)

CHRISTOPHE.

Achève. (*à part.*) Il se livre.

VILLAFAGNA, *à part, l'ayant observé.*

Il est faux.

CHRISTOPHE.

Des hommes agissants de concert... Eh bien ?...

VILLAFAGNA, *finement.*

Quelle est ta pensée ?

CHRISTOPHE.

Je cherche à saisir la tienne.

VILLAFAGNA.

Je disais que nous mériterions bien de Charles-Quint, notre gracieux maître, si nous nous entendions bien... n'est-ce pas comme cela que je t'ai dit ?

CHRISTOPHE.

A peu près... Le reste ?

VILLAFAGNA.

Pour ne pas souffrir...

CHRISTOPHE.

Ne pas souffrir...

VILLAFAGNA, *changeant de ton.*

Les mauvais propos des malveillans sur le compte de notre chef, le vaillant Cortez ; encore moins ce qu'ils oseraient machiner contre lui. (*ils se regardent.*)

CHRISTOPHE.

Ce n'est pas tout-à-fait ce que tu as pensé me dire.

VILLAFAGNA.

C'est bien cela.

CHRISTOPHE.

Non, non, j'ai cru deviner une autre intention.

VILLAFAGNA.

Celle que j'avais en te parlant de la sorte, n'était véritablement que de découvrir un traître et de le dénoncer. Ah ! te

voilà, brave et zélé Christophe! on a peu de peine à t'arracher le masque. Va, je t'observerai; le moindre louche dans ta conduite ne m'échappera pas. Dire du mal de notre capitaine-général, et vouloir m'engager dans un complot! Prends garde à toi. (*il sort.*)

SCENE XVI.

CHRISTOPHE.

Va, va, je ne prends pas le change, mes doutes se confirment. En ferai-je part au général? J'aurais l'air d'un vil délateur sans preuves, et de faibles indices ne peuvent suffire. O ciel! qui m'as permis de sauver les jours du valeureux Cortez, daigne encore le protéger, et ne souffre pas que de lâches factieux le traversent dans ses glorieux desseins. (*il voit Onzil qui se montre a la porte du milieu et se retire.*) Eh! n'est-ce pas Onzil que je viens d'apercevoir? Un complice, je gage. Ne laissons pas échapper celui-ci. (*il appelle.*) Hé! camarade! (*A lui-même.*) Je vais m'y prendre avec lui de manière... (*Onzil entre.*) Essayons.

SCENE XVII.

CHRISTOPHE, ONZIL.

ONZIL.

Que me veux-tu, Christophe?

CHRISTOPHE.

Mais tu voulais entrer. Est-ce moi qui t'ai fait peur?

OUZIL.

Peur! Ventrebleu! ni toi, ni personne..... Mais n'as-tu pas vu....

CHRISTOPHE, *d'un ton mystérieux.*

Il sort d'ici.

ONZIL, *surpris.*

Qui?

CHRISTOPHE.

Villafagna.

ONZIL.

Villafagna?

CHRISTOPHE, *confidemment.*

Tu croyais le trouver.

ONZIL.

En effet.

CHRISTOPHE.

Il t'a long-temps attendu, lui.

ONZIL.

C'était convenu.

CHRISTOPHE.

Mais ta lenteur...

ONZIL.

Eh ! morbleu ! lorsqu'il m'envoie jusqu'au dernier poste... Mais tu es donc avec nous ?

CHRISTOPHE.

Depuis tout-à-l'heure. (*A part.*) Soutenons.

ONZIL.

As-tu signé ?

CHRISTOPHE.

Signé !... Mais certainement, j'ai signé. Eh bien, comment va l'affaire ?

ONZIL.

Au mieux.

CHRISTOPHE.

C'est-à-dire ?...

ONZIL.

Cela prend aussi par là.

CHRISTOPHE.

Bon ! de sorte que...

ONZIL.

On désirerait voir l'acte.

CHRISTOPHE.

Quel acte ?

ONZIL.

Notre acte !

CHRISTOPHE.

Ah ! oui, j'entends, notre acte.... Eh bien, l'as-tu montré ?

ONZIL.

Non, corbleu, puisque je ne l'avais pas.

CHRISTOPHE.

Où l'as-tu donc laissé ?

ONZIL.

Où je l'ai laissé ?

CHRISTOPHE.

Qui est-ce enfin qui le garde ?

ONZIL.

Voilà des questions... (*A part.*) Il ne savait rien, qu'ai-je fait ?

CHRISTOPHE, *à part.*

Il se doute du piège.

ONZIL, *à Christophe.*

Tu as l'air tout troublé.

CHRISTOPHE.

Point, camarade ; je confondais.

ONZIL.

Une surprise !

CHRISTOPHE.

D'accord ; mais enfin te voilà découvert. Cette mission secrète, cet acte à signer... Qu'est-ce donc que tout cela ? sommes-nous au fait maintenant ?

ONZIL.

Tu paieras ta fourbe.

CHRISTOPHE.

Je te tiens, et tu vas venir avec moi.

ONZIL.

Où prétends-tu que j'aille ?

CHRISTOPHE.

Chez le capitaine général. Tes aveux te feront obtenir ta grace.

ONZIL.

Ma grace !

CHRISTOPHE.

Je ne te quitte plus, viens au camp.

ONZIL.

Non, j'ai mon arme, tu as la tienne ; si tu n'es pas un lâche, suis-moi, Christophe, et porte-moi des coups avoués par l'honneur.

CHRISTOPHE.

J'y consens, marchons. (*le ramenant.*) Mais écoute, Onzil, quoiqu'ami de Villafagna, tu n'es pas encore aussi pervers ! Je te connaissais autrefois de bons sentimens ; je voudrais les réveiller... Sois honnête homme et déclare tout.

ONZIL.

Non, tu n'auras pas la récompense sur laquelle tu comptais, je t'en réserve une autre. Ne crois pas m'échapper au moins.

CHRISTOPHE.

T'échapper, moi ! Viens donc, misérable ! viens ; et dussé-je rencontrer tous ceux de ta faction, les combattre l'un après l'autre, je me sens assez de force pour les immoler tous à ma juste fureur et au salut de Fernand. Sortons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une partie du camp des Espagnols, hors de la ville de Tescuco.

SCENE PREMIERE.

VERDULGO, JUAN.

VERDULGO.

Non, Juan, non, je suis loin de penser que le général m'ait offensé personnellement en envoyant chercher dans l'habitation de mon épouse la fille de Zomud, qu'elle avait eu l'imprudence de recevoir; j'en veux au contraire à Julia de ne m'avoir pas informé sur-le-champ de l'embarras où vous la mettiez; je vous en veux surtout, à vous-même, de ne lui avoir pas épargné un pareil désagrément.

JUAN.

Est-ce à moi qu'il faut le reprocher? pouvais-je m'attendre à ce trait déloyal, à ce barbare procédé de Cortez...

VERDULGO.

Vous allez encore vous récrier contre lui : souffrez que je le justifie. Depuis quand, dites moi, les considérations de l'amitié doivent-elles balancer les devoirs d'un chef et l'emporter sur sa justice? Les Tlascaltèques, peuple sincère et fidèle, nous prêtent contre le Mexique un fort appui; leur alliance nous soutient dans ces contrees autant que nos arbalètres et nos canons : pouvons-nous moins faire que de respecter à leur égard les droits les plus saints, et voudrions-nous, par de lâches excès, déshonorer à leurs yeux le nom d'Européens dont nous sommes enorgueillis? Ce n'est point pour séduire, pour enlever leurs femmes, leurs filles, c'est pour assurer à Charles, notre maître, une conquête importante, que nous sommes venus, dans un autre hémisphère, braver les fatigues et la mort. Juan, vous n'avez pas réfléchi sur le mal que votre exemple pouvait causer.

JUAN, *après un moment de silence.*

Je l'avouerai, capitaine, j'éprouve quelque surprise de voir s'animer votre éloquence en faveur de Cortez; vous jettez le blâme sur ma conduite, et c'est pour applaudir à la sienne!

VERDULGO.

Je ne vous ai rien dit de contraire aux principes que je professe; invariables, ils fondent seuls et ma louange et ma censure Parquoi les démentirais-je dans mes discours, lorsque j'y soumets toutes les actions de ma vie?

JUAN, *d'un ton mordant.*

Ces maximes rigides, auxquelles je rends hommage, peuvent quelquefois céder aux circonstances ; je conviens qu'il est toujours utile de les produire, ne fût-ce que pour épaissir le voile d'une politique discrète et réservée, telle que la vôtre, capitaine.

VERDULGO.

Ma politique, Juan ? elle est dans ma franchise.

JUAN.

Qui cependant pourrait se déclarer mieux envers moi.

VERDULGO.

Vous venez d'entendre un langage des plus sincères.

JUAN, *a part.*

Sa dissimulation m'étonne. (*haut*) Si depuis ce matin vous aviez vu votre épouse, elle aurait pu vous apprendre...

VERDULGO.

Quoiqu'elle m'apprit à votre sujet, nulle raison ne m'aurait fait désaprouver le général.

JUAN.

Encore! mais, capitaine, le général est donc bien de vos amis?

VERDULGO.

Je le mettrai dans cette classe, quand je n'aurai plus à le respecter comme chef.

JUAN, *d'un air riant.*

Ceci peut s'interprêter...

VERDULGO.

D'une manière très-simple.

JUAN.

J'ai toujours cru pourtant que vous aviez peine à vaincre certain secret dépit...

VERDULGO.

Moi ! du dépit ?...

JUAN.

Oui, de n'être pas à la place de Cortez. Le sort injuste...

VERDULGO.

Moi ! je taxerais le sort d'injustice ? Une basse jalousie... Persuadez-vous bien, Juan, que même en ne me voyant pas, comme vous le supposez faussement, au point où je voudrais être, je ne serais pas encore de ceux qui, vains d'un faible mérite, s'en prennent à la fortune du néant qui les afflige, et rejettent leurs fautes sur une constellation maligne. Je vous estime trop aussi, pour vous mettre dans cette classe. Tandis que le vulgaire indolent suit une aveugle étoile, ne savons nous pas tous deux qu'il appartient à l'homme supérieur de conduire la sienne ? Ainsi qu'à Fernand la carrière nous était ouverte, mais toutes les gloires ne sont pas pour tous les talents ; il en est une que chacun peut acquérir, celle d'être honnête homme et de servir son pays.

JUAN, *à part.*

Dona Julia m'avait prévenu, je ne veux pas enfreindre sa loi. (*haut.*) Capitaine, votre extrême retenue arrête mes provocations indiscrètes ! je vous prie de me les pardonner.

VERDULGO.

Rompons cet entretien. J'aperçois le général qui sort de son pavillon... N'allez-vous pas augmenter avec moi la suite nombreuse qui se forme autour de lui ?

JUAN.

Faites-lui bien votre cour, je vais l'attendre ici.

(*Verdulgo sort.*)

SCENE II.

JUAN.

Je n'ai pu m'expliquer plus clairement avec lui sur une chose qu'il affecte d'ignorer. Ce n'est qu'après le succès qu'il nous avouera; prudence admirable !... trop astucieuse Julia ! dans quel crime as-tu engagé mon aveugle fureur !... Moi, je conspire avec les ennemis de Cortez, avec ceux qui veulent sa dégradation et peut-être sa mort ! Ah ! malheureux Fernand, lorsque tous menacent de t'abandonner, de te perdre, ne serait-ce point à Juan de te rester fidèle et de voler à ton secours ! mais quel sentiment écouterai-je encore en faveur d'un homme à qui je ne dois plus, pour tout retour, qu'une haine implacable ! Oublirais-je déjà que le cruel vient de me ravir celle à qui j'attachais ma félicité, qu'il rit de ma douleur et jouit de ma honte... Faible Juan, reprend ta fureur et tiens à ta vengeance. Le voilà qui s'approche, bravons ses regards.

SCENE III.

CORTEZ, VERDULGO, JUAN, GRESCA, un grand nombre d'Officiers de la suite de Cortez.

CORTEZ, *s'adressant à un de ses officiers.*

Non, Ordaz, votre avis est préférable au mien. Ce n'est pas la première fois que votre expérience et votre sagacité me sont d'un utile secours. Officier prudent, guerrier plein de valeur, vous me donnez en vous un exemple à suivre et un modèle à présenter. (*s'adressant à tous.*) Mes braves amis, je vais remplir vos cœurs d'amertume ; nos infortunés compagnons tombés entre les mains des Mexicains, viennent d'être inhumainement égorgés sur les autels de leurs prêtres ; j'en ai la nouvelle trop certaine. L'aube de ce jour â vu s'apprêter un barbare festin qui répand l'allégresse parmi nos ennemis ; leurs hymmes féroces retentissent encore... Vous frémissez, mais c'est d'horreur et non d'épouvante. Ah ! quand verrons-nous enfin sous la ruine de leurs temples pro-

fanes s'ensevelir pour jamais de hideuses idoles et des dieux sans pitié? C'est à nous d'arborer le signe triomphant de notre foi sur les impurs débris d'un culte sacrilège. Que nos derniers efforts l'emportent! Nous avons fait beaucoup, il nous reste encore plus à faire! Mais heureux ceux à qui le destin ouvre la carrière à d'héroïques travaux, à des périls illustres. Ce ne sont pas les faciles victoires ni les entreprises communes qui nous conduisent à l'immortalité. (*se tournant successivement vers chacun des officiers qu'il nomme.*) Marguerino, je vous charge d'ordonner les honneurs funèbres que reclame la mémoire de nos compagnons immolés. Mais il faut pourvoir à d'autres soins. Je commets à Portillo celui de visiter au chantier nos brigantins pour s'assurer s'ils peuvent être lancés à l'eau Moreyon, vous veillerez à leur équippement. Vous, Sotélo, n'oubliez pas d'avertir que les troupes se mettront demain sous les armes et seront passées en revue. Jean de Salamanque, vous ferez l'inspection de nos magasins. Je vous recommande jusqu'au moindre détails pour m'en rendre compte; il n'en est pas de trop petit à mes yeux. Allez. (*Tous les officiers sortent.*)

SCENE IV.

CORTEZ, VERDULGO, Un Officier.

CORTEZ, *regardant sortir Juan.*

Il ne daigne pas même se justifier de l'action dont il s'est rendu coupable. J'aurais au moins désiré qu'il m'en fît trouver l'excuse dans les égaremens d'une passion aveugle. (*A part*) Suivons cependant le dessein que j'ai formé. (*A l'Officier.*) Allez prendre à son pavillon la fille de Zomual; je veux l'entretenir seule ici. (*A Verdulgo.*) Dites moi, capitaine, si vous approuvez ma conduite sur cet enlèvement? Je compte pour beaucoup le suffrage d'un homme tel que vous, et je sens le besoin de m'en fortifier, lorsque l'humiliation d'un ami semble m'accuser de trop de rigueur.

VERDULGO.

Vous aimez Juan, c'est vous être montré grand que de n'avoir pas fermé les yeux sur son crime; j'y vois l'effet d'une prudence accomplie. Quelques sûrs que nous soyons de notre ascendant sur des peuples grossiers qui se prosternent devant nous, une seule faute peut rompre le prestige qui nous entoure, et l'illusion détruite, nous ne serions plus que des brigands.

CORTEZ.

Je multiplie, autant que je le puis, les moyens d'affermir a haute opinion qu'on a conçue de nous. Emouvoir et frapper, est ma devise politique avec ces hommes simples: il faut encore aujourd'hui ne pas l'oublier, capitaine. J'ai vu en

particulier chacun des chefs de tribus qui sont venus régler avec moi les contingens à fournir au siège de Mexico; les grandes offres de secours qu'ils m'apportent surpassent mon espoir. Songeons à leur préparer une fête brillante; je m'en remets à vous des ordres à donner pour leur présentation en corps. Faites un choix de nos soldats qui nous serve d'appareil, et sachez après si les Caciques se disposent à paraître devant moi. (*Verdulgo sort.*)

SCENE V.

CORTEZ.

J'attends Irza... Relisons la dépêche de Zomual.

« Tu désirais ma fille pour ton épouse, je l'ai refusée à » Juan; mais Juan me l'a enlevée : tu la trouveras dans ton » camp. Avais-je tort, Espagnols, de me défier de votre mo» dération ?... Mais toi, je t'estime; agis selon ton cœur. »

O Juan! Juan! où en suis je avec toi! Il me fuyait, il me cachait ses secrets sentimens... Je n'en suis instruit enfin que par un public et scandaleux éclat... Sort! voilà des jeux! les intérêts de la gloire m'ont fait négliger ceux de l'amour, et peut-être payerai-je ces retardemens volontaires par le sacrifice entier de mes vœux les plus doux. Oui, ma lettre à Zomual est prête; je lui rends sa fille; mais je la demande pour Juan, comme je l'avais demandée pour moi. Le vieillard, ainsi rétabli dans ses droits paternels, se laissera calmer et consentira... Mais assurons-nous d'abord si le coupable est aimé d'Irza. On me l'amène.

SCENE VI.

CORTEZ, IRZA, Un Officier *au fond.*

IRZA.

Je parais devant toi, le cœur saisi de respect; ce serait peut être de crainte, si tu ne m'avais accueillie d'un regard de bonté.

CORTEZ.

Puis-je revoir sans émotion, ma jeune bienfaitrice, la fille de mon hôte généreux? Lorsqu'une plaie douloureuse me présageait le trépas, ces yeux veillaient à ma conservation, ces mains s'occupaient à soulager mes souffrances.

IRZA.

Teule! bon Teule! (laisse-moi t'appeler de ce nom, sous lequel nous révérons nos héros divins) que ton aspect me console et me rassure! Oui, tu revois Irza, tu la vois moins heureuse qu'à l'époque où ses mains, en essayant sur toi des simples bienfaisantes, purent te rendre à la vie; car alors, t'en souvient-il? rien n'égalait mon contentement, si ce n'est

la joie de nos Tlascaltèques ; leur foule se pressait devant notre habitation ; j'avais été témoin de leurs angoisses, je le fus de leurs transports. «Teule respire, Teule est sauvé ! » Tu entendis ces cris, et je te vis sourire.

CORTEZ.

Et qui n'aurait pas eu l'âme pénétrée de si touchantes marques d'affection ? Se voir chéri des peuples est la plus douce des voluptés. Je souriais, Irza, bien résolu de répondre dignement à ces témoignages flatteurs et de ne tolérer jamais qu'on offense mes amis : j'en prenais l'engagement et je le remplis. Un criminel ravisseur vous ayant arraché des foyers paternels, je viens de vous délivrer de son pouvoir... Mais faudra-t-il, avant de m'en louer, vous demander à vous si j'ai bien agi ?

IRZA.

La haute sagesse ne dirige-t-elle pas tes actions ? n'es-tu pas son organe, en me parlant ? Je n'oserais blâmer ce que ta bouche aurait approuvé ; mais tu condamnes ce dont mon cœur gémissait...rends-moi, bon Teule, au meilleur des pères !

CORTEZ.

Il n'aura pas long-temps à s'affliger de votre abscence. Mais vous contentez-vous de cette faible réparation ? Quoique Juan de Salamanque soit Espagnol, vous pouvez exiger qu'il subisse le châtiment...

IRZA, *l'nterrompant.*

Le châtiment !... Et de quoi ! de son amour infortuné ?... Ce serait moi qui l'exigerais ? moi, je le pourrais ! Ah ! que me laisses-tu entrevoir ! J'embrasse tes genoux, je t'implore pour Juan ! Ne suffit-il pas, seigneur, qu'on l'ait réduit au désespoir ; faut-il, par un surcroit de rigueur, lui faire expier le funeste avantage d'avoir su me plaire !

CORTEZ.

Il a donc obtenu quelque retour ?

IRZA.

Hélas ! je consens aujourd'hui à m'en séparer, à le fuir, et demain peut-être, si je voyais ses larmes, demain je quitterais encore pour lui et mon père et mes dieux.

CORTEZ.

Il avait des rivaux dans mon armée ; leur grade et leur mérite pouvaient lui disputer la préférence.

IRZA.

Je l'ai préféré à tous.

CORTEZ.

Il a mis en œuvre, sans doute, mille artifices pour vous séduire ?

IRZA.

Des artifices ! nullement. (*avec naïveté.*) Tu m'avais dit qu'il était ton ami.

CORTEZ.

Quoi ! parce que vous le saviez l'ami de Cortez . . . Ai-je bien entendu ! Vous auriez rapporté à moi ces sentimens plus tendres...,

IRZA.

Que la vénération me défendait envers toi...

CORTEZ.

Mais... si vous m'aviez vu céder moi-même à tant de charmes qui vous distinguent de vos compagnes, si la reconnaissance, et tout ce que j'ai pu découvrir d'aimable dans votre caractère, avaient agi sur moi si puissamment, que je désirasse vous faire porter le nom de mon épouse...

IRZA, *rêveuse.*

Que me dis-tu ?

CORTEZ.

Si j'allais dans ce moment encore vous avouer mes soupirs secrets et vous offrir...

IRZA.

Toi ! (*après quelques momens de surprise et d'agitation.*) Ton ami en mourrait de douleur... et moi... (*elle s'arrête.*)

CORTEZ.

Il suffit ; calmez-vous. Puisque Juan a votre amour, mes vœux pourront se borner à le servir. Je vous promets de le faire, et ma parole, vous devez le croire, n'est jamais vaine. (*A l'Officier.*) Reconduisez la fille de Zomual, et qu'on expédie le message que j'ai préparé pour Tlascala. (*A Irza.*) Vous ne tarderez pas à être rappelée auprès de moi. Bientôt vous reverrez Zomual, votre père ; et je veux qu'avant de retourner auprès de lui, vous fassiez vos adieux à D. Juan. Allez. (*Irza sort.*)

SCENE VII.

CORTEZ.

Je sentais à la vue d'Irza que le sacrifice était difficile... Un trouble m'a surpris, et mes sens enchantés... N'arrêtons pas notre imagination sur cet objet dangéreux. Du courage, Fernand : quand il s'agit de se vaincre, nos forces et la victoire sont dans notre volonté.

SCENE VIII.

CORTEZ, VERDULGO.

VERDULGO.

Les chefs Indiens, avec leur escorte, vont se mettre en marche pour traverser le camp et se présenter à vous. J'ai ordonné quelques apprêts de fêtes conformes à vos intentions....

CORTEZ.

Je vous remercie, capitaine, et je vais de mon côté...Mais que vois-je ?...

SCENE IX.

CORTEZ, VERDULGO; CHRISTOPHE, *amené par* GRESCA et plusieurs Soldats.

GRESCA.

Général, nous venons de trouver, dans l'une des avenues de Tescuco, le soldat Onzil noyé dans son sang. L'homme que nous vous amenons était près de lui ; nous avons à l'instant fait transporter l'un et arrêter l'autre.

CORTEZ, *l'apercevant.*

Christophe !

GRESCA.

Ces deux épées nues ont été relevées à la même place.

CORTEZ.

Malheureux !

CHRISTOPHE.

Je me suis battu loyalement.

CORTEZ.

Dans quel état est le blessé ?

GRESCA.

On lui prodigue tous les soins ; mais sa blessure est jugée mortelle.

CORTEZ, *à Christophe.*

Tu m'as sauvé la vie, et tu me forcerais à sévir contre toi !...

CHRISTOPHE.

Je connais vos ordonnances et me soumets à toute leur rigueur. Mais Onzil m'a provoqué.

CORTEZ.

Le sujet de votre querelle ?

CHRISTOPHE.

Je ne puis vous l'apprendre qu'en me trouvant seul avec vous.

CORTEZ.

Que l'on s'écarte un moment. (*A Verdulgo.*) Vous pouvez demeurer.

CHRISTOPHE.

Non, je le répète, général, c'est un secret que je n'oserais confier à d'autres qu'à vous. Accordez-moi la grâce de m'entendre sans témoin.

CORTEZ.

Soit. (*Aux soldats.*) Empêchez que personne n'approche. (*A Verdulgo.*) Capitaine, faites savoir, je vous prie, à Juan que je l'attends après la fête. (*Verdulgo sort.*)

SCENE X.

CORTEZ, CHRISTOPHE.

CORTEZ.

Nos sommes seuls ; tu peux maintenant m'ouvrir tes secrets...

CHRISTOPHE.

Je n'en ai qu'un, mais qui vous regarde, mon général ; c'est une délation que je vais vous faire.

CORTEZ.

Christophe d'Oléa, le plus brave de mes soldats ! je ne vous reconnaîtrais pas à cette démarche.

CHRISTOPHE.

Il n'importe, général ; je dois vous dénoncer...

CORTEZ, *l'interrompant*

Quelques mécontens, créatures de Velasquez, et qui viennent encore de répandre leur venin ! Si j'étais homme à prendre souci de propos échappés à la malignité, si, m'inquiétant des sourdes pratiques de mes ennemis personnels, je désirais les éclairer de près, je ne manquerais pas, Christophe, d'espions adroits ni de zélés rapporteurs... Qu'y gagnerais-je ? la triste connaissance de quelques tentatives de malveillans qui échoueront d'elles mêmes ; l'affligeante certitude que de perfides insinuations ne cessent point de tourmenter l'esprit de mes troupes ; que mes opérations sont toujours décriées, ma droiture méconnue...Bientôt, plus occupé de moi que des intérêts communs, je voudrais découvrir jusqu'aux plus méprisables de mes détracteurs ; tout enfin me porterait ombrage, quand je dois m'attacher uniquement au noble soin d'une renommée solide, et me hâter de remplir vos espérances et des miennes.

CHRISTOPHE.

Vous les remplirez, général, je n'en doute pas ; mais il faut que renonçant à trop de sécurité, vous alliez au-devant d'une trame détestable et qui tend à vous faire assassiner.... Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais, pardonnez à ma sollicitude, je n'ai jamais tremblé pour moi.

CORTEZ.

M'affirmes-tu qu'il existe une manœuvre si criminelle ?

CHRISTOPHE.

Je l'affirme positivement. Cependant je ne puis en fournir une preuve bien claire.

CORTEZ.

Des indices ! des présomptions !

CHRISTOPHE.

Les plus fortes.

CORTEZ, *vivement.*

Expose-les moi.

CHRISTOPHE, *à part*

Je ne sais plus où j'en suis. (*haut.*) Votre ton m'intimide, général.

CORTEZ, *plus fortement encore.*

Tu hésites, Christophe ?

CHRISTOPHE.

Non ; mais en vérité...

CORTEZ, *du même ton.*

Qui soupçonnes-tu d'être le chef du complot !

CHRISTOPHE, *avec résolution.*

Le chef ? c'est le capitaine Verdulgo !

CORTEZ.

Verdulgo ! Sur quelle apparence ?

CHRISTOPHE.

Sur l'apparence... Vous connaissez Villafagna, moins brave sur le champ de bataille qu'intrépide pour mal faire ? Je l'ai vu s'introduire plusieurs fois chez le capitaine, et d'une manière très-suspecte. Le surprenant encore là ce matin, j'ai tâché de l'amener à des confidences ; ce n'est pas, je l'avoue, agir en franc guerrier, mais toute ruse est permise avec les fourbes. Déjà il vous traitait d'ambitieux, vous ne tendiez à rien moins qu'à la souveraineté de l'Inde. Soit qu'à ce discours ma figure m'ait trahi, soit qu'il se repentit en ce moment de son trop de confiance, il a tout-à-coup changé de langage, et c'est moi, selon lui, qui suis votre ennemi. Je veux répondre ; il me quitte en menaçant de me dénoncer à vous ; l'osera-t-il ? je n'en sais rien. Arrive Ouzil, autre coquin de même espèce ; je le soupçonne d'être complice de Villafagna, et moi-même je lui laisse croire que je suis de son bord. Il me parle d'un acte à signer.... d'un pacte... Cette pièce ne serait-elle pas entre les mains du capitaine Verdulgo ?... Je le presse de s'expliquer... Mais il s'aperçoit de sa méprise ; furieux, il tire son épée, me force au combat.... Vous savez le reste. Voyez si je suis coupable ; je me soumettrai, général, à ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi.

CORTEZ.

Verdulgo recevoir chez lui un Villafagna, l'appeler à des entrevues clandestines? Tu n'as pas réfléchi, Christophe, qu'en enveloppant un nom si respectable dans ton accusation, tu la rendais absurde et lui ôtais toute croyance.

CHRISTOPHE.

Je n'accuse pas, général ; je n'ai voulu que vous avertir ; tout me dit qu'il existe une trame contre vous ; depuis quelques jours je remarque dans le camp certains rassemblemens qui se forment et se dissipent avec mystère. Est ce donc une

chose difficile à croire que l'ami et le parent du gouverneur Velasquez machine contre vous dans l'ombre ?

CORTEZ.

Oui, bien difficile à croire ; et malgré les titres que tu t'es acquis à ma reconnaissance, malgré l'affection que tu m'as paru mériter, Christophe, j'aurais moins de peine à te regarder comme un calomniateur que d'admettre un soupçon injurieux sur le plus digne et le plus vertueux des hommes. Va, je sais placer mon estime, et celle que je porte à Verdulgo est trop bien établie pour que jamais rien ne puisse l'ébranler un instant.

CHRISTOPHE.

J'aurais donc prétendu vous en imposer ?

CORTEZ.

Je ne l'imagine pas. De fausses conjectures ont pu t'égarer.

CHRISTOPHE.

Faites prendre des renseignemens. Que mes avis du moins ne soient pas perdus.

CORTEZ.

Je sais ce qui me reste à faire, et mes perquisitions auront pour objet de fixer mon opinion sur toi. Forcé par ton arrestation à faire juger ton délit, puissé-je, Christophe, ne pas manquer de moyens pour t'absoudre. (*aux soldats.*) Soldats, vous retiendrez le prisonnier sous votre surveillance.

CHRISTOPHE.

Lorsque je vous arrachais d'entre les mains des Indiens, général, je ne craignais pas leurs atteintes. Mais qui m'eût dit que j'aurais à braver les vôtres pour vous sauver une seconde fois !

(*Il est emmené par la garde.*)

SCENE XI.

CORTEZ.

Est-ce un artifice qu'il emploie pour couvrir une faute punissable, ou ne dois-je pas plutôt croire que son trop de sollicitude pour moi, lui a tendu un piége ? il s'est assurément trompé. Verdulgo... Non, impossible... Mais son épouse, Julia, cette sœur du vindicatif Velasquez... L'idée me frappe... Une femme... Et pourquoi celle-ci ne seraitelle pas capable... Tenons ma promesse à Christophe, et sans donner à ses révélations trop d'importance, ne laissons pas d'en approfondir la vérité. (*On entend un bruit de cor et de timbales.*) Ce bruit m'annonce l'approche du cortége ; gardons nous de laisser paraître aux yeux de mes guerriers le trouble où m'a jeté cet entretien, et que la sérénité de mes traits éloigne de leur pensée, jusqu'à l'idée du péril qui me menace.

SCENE XII.

CORTEZ, VERDULGO, JUAN, GRESCA, IRZA, Soldats Espagnols, Indiens, etc.

(Marche guerrière des Caciques Indiens avec leur escorte, précédés ou suivis d'une troupe d'officiers et de soldats Espagnols. Tous se rangent convenablement sur les côtés et dans le fond du théâtre. Entrée d'Irza et de femmes Indiennes.)

CORTEZ, *debout sur un siége élevé.*

Indiens! le despote du Mexique vous accablait de son joug, nous sommes venus pour vous délivrer. Nos mains portent la foudre, l'Océan nous obéit. Charles nous envoie, prince auguste sous le sceptre duquel fléchissent les terres où le soleil se lève pour vous éclairer. Ma mission était reconnue par Montézuma; l'aveugle Guatimozin refuse à la Castille son hommage. Nos tonnerres sont prêts à le punir. Je ne dédaigne pas vos secours; amenez-moi, Caciques, votre belliqueuse jeunesse, et que vos phalanges occupent un vaste terrein. Vous vous rendrez ainsi dignes de vous incliner avec nous devant le même Dieu; ce Dieu qui vous est offert, vous l'ignorez encore, mais vous le croirez le père des humains en nous voyant vous traiter en frères. Nos lois protectrices, nos arts, fruits tardifs des besoins et de l'expérience, tous les bienfaits qui méritèrent à jamais l'encens des peuples et leur éternelle gratitude, nous vous les apportons, Indiens, avec les autels du Christ. Ouvrez donc vos cœurs à la joie; mes soldats la partagent; ils brûlent de se confondre avec vous dans des réjouissances communes; j'y veux assister moi-même; et du haut de ses remparts, Mexico nous verra.

BALLET.

(Il s'assied. Les Espagnols et les Indiens défilent devant lui et forment différentes évolutions, suivies d'exercices militaires; groupes et danses caractéristiques. Tout cesse lorsque Cortez se lève pour parler.)

CORTEZ.

Terminons cette fête; je vais rehausser l'allégresse dont elle vous a remplis. Guatimozin nous peint à ses provinces comme d'avides spoliateurs, comme des tyrans prompts à remplacer la foi par le mensonge, la justice par la violence. Nous vous convaincrons de plus en plus que, non moins qu'en puissance, nous le surpassons en vertu. Avancez, jeune Irza, fille de Zomual; j'ai promis de vous mettre sous la garde inviolable de ces chefs qui vous réclament au nom de Tlascala. Un seul de mes guerriers a paru, par votre enlèvement, justifier les calomnies de Guatimozin: je répare sa faute. Que la sécurité règne, et périsse désormais tout Espagnol, quel que soit son rang ou son nom, qui osera por-

ter atteinte aux droits sacrés de l'hospitalité. (*aux chefs Indiens.*) Redites à vos tribus les paroles de Cortez, et publiez ce nouvel exemple de ma justice. Respectables vieillards, allez, je ne tarderai pas à vous remettre cet intéressant dépôt.

(Il retient Irza près de lui, tandis que les Indiens et les Espagnols sortent en cortège.)

SCENE XIII.

CORTEZ, IRZA, JUAN.

CORTEZ, *montrant Juan à Irza.*

Parlez-lui. (*à Juan.*) Restez, Juan ; restez, vous dis-je.

(*il lui montre* Irza *et lui fait signe d'approcher.*)

JUAN.

Mais... (*Il interroge Cortez par un geste vers* Irza.)

CORTEZ.

Oui ; je te laisse avec elle.

JUAN.

Par quel changement...

CORTEZ.

Rien n'est changé. Tu vas entretenir Irza. Dans quelques instans on viendra la reprendre.

(*Il sort et laisse Juan dans l'étonnement.*)

SCENE XIV.

IRZA, JUAN.

JUAN.

Est-ce une faveur ! est-ce une cruauté ? il me laisse seul avec vous !

IRZA.

Tu le vois, sa bonté se déclare.

JUAN.

Mais rien n'est changé, dit-il. J'aurais eu trop à espérer sans doute, s'il n'eût ajouté ces paroles foudroyantes : rien n'est changé ! Ne sens-tu pas, Irza, tout ce que ces mots renferment d'inhumain! il veut te montrer encore à mes yeux pour augmenter mes regrets, jouir de mon désespoir, et savourer mes larmes.

IRZA.

Non, Juan, tout est humain, tout est noble en Cortez. Cet entretien qu'il nous accorde n'apporte-t-il pas quelqu'adoucissement à tes peines ? Il me permet de confondre mes pleurs avec les tiens ; n'est-ce point vouloir que je te console ?

JUAN.

Tu refuses de le croire mon ennemi... Ah ! je n'ai pas toujours été le sien.

IRZA.

Pourquoi le serais-tu ?

JUAN.

A qui dois-je mes malheurs ? Qui t'arrache de mes bras et te remet au pouvoir des Tlascaltèques !

IRZA.

Respectons les motifs qui font agir ce grand homme ; notre faiblesse en murmure, mais nous devons nous soumettre et l'approuver. Mon ami, tu m'as parlé quelquefois de cette haute vertu qu'il est dans notre puissance d'acquérir et qui peut seule rendre notre bonheur durable, indépendant. Je n'ai pas oublié tes leçons. La vertu, me disais-tu, n'est autre chose que l'honneur, la piété, le courage de sacrifier à ses devoirs, et celui de supporter les revers. N'est-ce pas cette vertu qui élève Cortez, qui fait tomber nos peuples à ses pieds, et ne voilà-t-il pas pour nous-mêmes le moment de la pratiquer ? nous l'avions trop offensée peut-être, et nous en sommes punis. Ah ! promettons-nous de ne plus enfreindre ses lois, mais de lui rester à jamais fidèles comme nous le serons l'un à l'autre.

JUAN.

Femme adorable et vraiment digne de mes hommages ! impitoyable Fernand, quel trésor tu prétends me ravir ! et je consentirais à le perdre ? Non, non, un pareil sacrifice est au-dessus de mes forces... Hélas ! je te verrai donc partir, et c'est pour ne plus te revoir.

IRZA.

Je vais rejoindre mon père, lui rendre sa fille ; c'est de mon père, Juan, qu'il faut que tu m'obtiennes.

JUAN.

De lui ! dont je ne puis attendre qu'un dernier refus, plus outrageant encore que le premier !

IRZA.

Ne fermons pas notre âme à l'espérance. Cortez va devenir notre appui, notre bienfaiteur.

JUAN.

Cortez !

IRZA.

Oui, ce héros que tu méconnais, m'a promis de nous être favorable.

JUAN.

Que dis-tu ? lui ! nous protéger, Cortez... il t'a promis...

IRZA.

Sans doute. Eh bien ?

JUAN.

O ciel !

IRZA.

Qu'as-tu, Juan ? ce n'est pas ainsi que la joie s'exprime.

JUAN, *à part.*

Il songe à me servir, et moi... je voulais l'assassiner.

IRZA.

Juan, tu m'effrayes. Qu'elles pensées t'occupent?

JUAN, *sortant de sa rêverie.*

Cette assurance dont Cortez t'a flatté, la crois-tu sincère?

IRZA.

Je ne saurais en douter.

JUAN.

Irza, tu repousses jusqu'au moindre soupçon; il en est pourtant qui se présentent à mon esprit. La vertu de Cortez aurait trop à vaincre pour justifier ta confiance; apprend qu'il n'est pas moins que moi épris de tes charmes, que ta possession, depuis long-tems, est l'objet de ses soupirs.

IRZA.

Je le sais; il me l'a dit.

JUAN.

Il te l'a dit!

IRZA.

Aujourd'hui même.

JUAN.

Eh bien! que faut-il encore pour te désiller les yeux? Quoi, lorsqu'il ose déclarer de tels sentimens, lorsqu'il essaie de te séduire par cet aveu de sa tendresse, en même tems qu'il me persécute et m'humilie, tu me blâmerais de l'appeler un perfide? Ah! que ton âme innocente est facile à surprendre! Je démêle, enfin, tout le tissu des ruses de Cortez: il veut, aux yeux des Indiens, se procurer l'honneur d'une belle action, il te rend à ton père, mais c'est pour nous éloigner l'un de l'autre; il est bien certain, le traître, que Zomual est prêt à te donner à lui, et que Juan, le malheureux Juan, s'il te perd aujourd'hui, t'aura perdu sans retour. Jamais la trahison ne s'est mieux enveloppée du manteau de la justice et de la générosité.

IRZA.

Quelle est ton âme, Juan, si tu juges ainsi de la sienne!

JUAN.

Cesse de le défendre.

IRZA.

Fais donc que je cesse de l'estimer. (*les indiens reparaissent*)

JUAN.

Les voici, les cruels! déjà ils t'attendent. Ils vont nous séparer. (*Aux Tlascaltèques.*) Approchez, barbares, je devine votre impatience, on presse votre départ? Tyrannique Fernand! tu comptais en rival jaloux ces derniers instans de mon bonheur. Mais tremble, tu payeras cher les larmes que tu fais répandre.

IRZA.

Adieu, Juan, il faut nous quitter.

JUAN.

Oléis, pars. Je reste seul... seul, avec ma douleur.

IRZA.

Ah! j'emporte la mienne. Suprême arbitre des hommes veille sur Juan. (*Elle sort avec les Indiens.*)

SCENE XV.

JUAN.

Cortez triomphe. Ah! le traître est loin de penser à me servir, sa fausseté sera punie. Soyons aussi perfide que lui... Pourquoi donc cette angoisse... Le malheureux! je l'aimais... Mais le sort en est jeté, complice ou dénonciateur d'une ligue assassine, puis-je, pour sauver Cortez, déserter lâchement la cause de ceux à qui ma foi s'est engagée?... Désespoir de l'amour, noir délire de la vengeance, qu'avez-vous fait de moi... O Fernand! Fernand!

SCENE XVI.

JUAN, CORTEZ.

CORTEZ.

Fernand est près quand Juan l'appelle.

JUAN.

Ah! que plutôt un vaste abîme s'ouvre pour nous séparer.

CORTEZ.

Ami!

JUAN.

Ami, nous?

CORTEZ.

Je le croyais. (*moment de silence, Juan fait un mouvement.*) Ecoute, Juan.

JUAN.

De graves remontrances peut-être?

CORTEZ.

Ni remontrances, ni justification. Ce qui s'est passé m'afflige, mais j'ai fait ce que me dictaient l'honneur Castillan et le salut de l'armée. Tu ne devais pas attendre de moi de lâches complaisances.

JUAN, *avec ironie.*

Non, certes. Une vertu austère ne peut accorder nulle grâce, et depuis long-tems, général, nous admirons en vous cette rare prudence qui se dépouille de toute mollesse dans l'exercice du pouvoir. Je ne suis point ici victime de quelque vue personnelle, étrangère à vos sublimes conceptions; mes vœux pour cette Indienne que vous m'ôtez ne se rencontraient pas avec les vôtres?

CORTEZ.

Si tu m'as su ton rival, qui de nous deux a le droit de se plaindre ? Mais supprimons les reproches. Irza t'a parlé ?

JUAN.

Ne te flatte pas de me tromper sur tes intentions ; après ce que tu viens d'entreprendre contre moi, homme déloyal ! je puis te soupçonner de toutes les noirceurs.

CORTEZ.

Tu m'insultes, Juan ! mais nous sommes seuls, poursuis l'outrage ; en t'attaquant à moi, tu ne peux éprouver que mon indulgence et ma douceur.

JUAN.

Plus de ménagement de part ni d'autre ; je te manifeste sans détour mon inimitié.

CORTEZ.

Elle ne survivra pas à ton injustice ; tu n'es pas de ceux que leurs fautes rendent incapables d'un retour vertueux ; les écarts de l'esprit, des aigreurs passagères atteignent-ils le fond de l'ame ? non. Et si j'avais besoin d'épancher dans le sein de l'amitié quelques secrets pénibles, me ressouvenant de ce que nous étions jadis l'un à l'autre, c'est encore toi que j'appellerais auprès de moi ; toi seul recevrais la confidence de mes chagrins personnels, de mes craintes cachées, et quelque péril qui dût menacer ma tête, je ne chercherais pas pour m'en garantir un ami plus secourable, ni plus fidèle que toi.

JUAN, *à part.*

Comment interpréter...

CORTEZ.

Tu ne réponds rien ? Oublie un moment des peines auxquelles j'ai compati, et pour ne plus douter de mon cœur, vois comme je doute peu du tien. Tu connais mes différents avec Diégo Velasquez, et la résistance que j'ai cru devoir opposer à l'acte arbitraire, par lequel j'étais remplacé dans le commandement. C'est peu aujourd'hui que mes adversaires fassent jouer en Espagne tous les ressorts de l'intrigue pour me perdre, et présentent ma conduite sous la plus noire couleur, leur haîne impatiente vient ici même forger des trahisons et accélérer ma perte.

JUAN.

Sur la foi de quel songe, ou sur quels méprisables avis... (*à part.*) Je sens ma langue se glacer.

CORTEZ.

Je ne te produis pas le phantôme d'une imagination ombrageuse, et les avertissements que j'ai reçus ne partent pas non plus d'une source trop suspecte. Je suis fondé à croire qu'une trame coupable s'ourdit contre moi dans le camp.

JUAN.

Une trame ?...

CORTEZ.

Qui n'est pas encore beaucoup à redouter sans doute, mais dont il importe néanmoins de couper les premiers fils... Ami, c'est toi qui m'aideras à les découvrir.

JUAN.

Moi!

CORTEZ.

Sache d'abord... Mais quelqu'un vient.

JUAN, *à part.*

La terre se dérobe sous moi; non, je ne puis résister... (Il est prêt à se déclarer à Cortez lorsque celui-ci se retourne vers lui.)

CORTEZ.

Dona Julia? C'est elle surtout que je soupçonne.

SCENE XVII.

Les Précédens, JULIA.

JULIA.

Je me présente à vous, général, pour solliciter une faveur.

CORTEZ.

Vous êtes certaine de ne pas essuyer de refus, madame.

JULIA.

Je n'ai pas lieu d'en craindre; c'est une escorte, jusqu'à Vera-Cruz, et un ordre d'embarquement pour Cuba qui font l'objet de ma prière.

CORTEZ.

Le séjour de cette île paisible, ou le gouvernement d'un frère chéri vous promet tant d'agrémens et de sûreté, vous convient en effet mieux que celui d'un cantonnement toujours mobile et que mille périls assiègent. D'ailleurs à la veille de courir les chances d'une attaque décisive dont votre esprit peut s'effrayer...

JULIA.

Non: d'autres considérations ont déterminé mon départ. Quant à la courageuse tentative qui s'apprête, le génie de Cortez ayant tout prévu, je n'y saurais envisager que vos grandes ressources, et par conséquent l'issue la plus heureuse; il est même vrai, qu'au regret de quitter un époux se joint celui de n'être plus témoin de vos succès éclatans; la renommée ne laissera pas de m'en instruire, mais j'éprouverais bien plus de satisfaction à contempler de mes yeux cet immortel triomphe qui vous attend sous les murs de Mexico; tant d'obstacles vaincus, tant de périls surmontés, l'Inde à vos genoux, vos soldats enrichis, et, au milieu de cet excès de gloire, votre front toujours humble, refusant les modestes lauriers dont je voudrais le parer moi-même.

CORTEZ.

Au bout de ma carrière, je ne rougirais pas d'accepter un laurier justement acquis, me fût-il offert, madame, par une main envieuse et traîtresse; mais avec plus d'orgueil je le prendrai de la main de mon souverain, lorsque je pourrai, de la mienne, lui présenter une couronne.

JULIA.

Hâtez-vous donc, général; en faisant briller aux yeux de Charles-Quint le sceptre des Indes, vous arrêterez, s'il en est tems encore, son glaive, qui vous menace; lui élever ici un trône, c'est briser en Espagne votre échafaud, et quelques rigueurs qu'ait provoqué votre généreux oubli des devoirs, un sujet qui dépose aux pieds de son maître de nouveaux états, paraît exempt de crime et se fait tout pardonner.

CORTEZ.

Ses ennemis ne lui pardonneront pas.

JULIA.

Il cesse d'être en butte à leur haîne.

CORTEZ.

Jamais.

JULIA.

Son bonheur les abbat, sa vertu les confond; que leur reste-t-il?

CORTEZ.

Des poignards.

SCENE XVIII.

Les Précédens, GRESCA.

GRESCA.

Le soldat Onzil presque mourant, vous supplie, général, de vous rendre auprès de lui.

JULIA, *à Juan.*

Onzil! un des suppots de Villafagna.

GRESCA, *à Cortez.*

Il a, dit-il, des choses d'un pressant intérêt à vous communiquer.

CORTEZ.

Onzil me demande? écoute. (*il parle bas à Gresca.*)

JUAN, *à Julia.*

Tout va se dévoiler.

JULIA, *bas à Juan.*

Empêchez-le.

JUAN.

Ah! J'abhorre...

JULIA.

Vous chancelez.

JUAN.

Mon crime...

JULIA.

Vos affronts !

JUAN.

L'amitié...

JULIA.

Pensez à Irza.

JUAN.

L'honneur...

JULIA.

A vos engagemens.

CORTEZ, *revenant à Juan.*

Suis-moi, mon ami; nous entendrons les derniers aveux de cet homme, sur lequel agit, sans doute, les remords d'un forfait.

JULIA, *bas à Juan.*

Je vous recommande....

CORTEZ, *à Juan.*

Que te veut dona Julia ?...

JULIA.

Craignant que d'autres soins ne vous fissent oublier ma demande, j'engageais Juan...

CORTEZ.

Soyez tranquille, madame; des ordres vont être expédiés pour vous. (*à Juan.*) Allons.

JUAN, *consterné.*

Que peut te faire ma présence auprès de ce malheureux !

CORTEZ.

Un témoin ne sera pas inutile.

JUAN.

Dispense moi...

CORTEZ.

Refuserais-tu de m'accompagner ? Juan, ce serait me forcer à croire que tu ne prends plus intérêt à ce qui me touche. (*à Gresca.*) Conduis-nous. (*ils sortent.*)

SCENE XIX.

JULIA.

Il l'entraîne. Dans quelles transes mortelles me jette cet événement ! Comment parer ces revers imprévus ! J'ai beau me rassurer par le nombre de nos conjurés...Faible Juan ! Je l'ai vu sur le point de rompre tout mystère. Pourra-t-il se contenir... Et Villafagna que je ne rencontre pas... Où le trouverai-je... Mais le voici.

SCENE XX.

JULIA, VILLAFAGNA, *nombre de conjurés.*

VILLAFAGNA, *aux conjurés.*

C'est dona Julia... (*à Julia.*) Madame, il faut hâter...

JULIA, *à Villafagna.*

Qu'est-ce que tout ce monde ?

VILLAFAGNA.

Des hommes à nous.

JULIA.

Un de tes affidés expire.

VILLAFAGNA.

Onzil, qui a succombé dans un duel ? Morbleu ! c'est ce que j'allais vous rapporter, et de plus que ce traître a la malice de s'arrêter encore aux portes de l'autre monde, tout exprès pour acquitter sa conscience à nos dépens.

JULIA.

Cortez vient d'être appelé près de lui.

VILLAFAGNA.

N'en prenez pas trop d'épouvante, madame ; la conspiration est tellement avancée que, quoi qu'il arrive maintenant, nous sommes certains de réussir. D'ailleurs dans l'état de faiblesse où se trouve Onzil, je le défie de mettre le géneral assez au fait ou de l'y mettre assez promptement pour rompre nos mesures.

JULIA.

Mais enfin....

VILLAFAGNA.

Tout est concerté, je vous le répète ; et nous allons prévenir les événemens fâcheux par le coup décisif dont je vous ai parlé. Nous attendons le signal, chacun de nous a son poste assigné. Du reste, madame, nous comptons sur la haute protection du gouverneur de Cuba. C'est pour lui que nous agissons.

JULIA.

Le salaire sera proportionné à l'importance du service.

VILLAFAGNA.

Vous l'entendez, camarades ? La signora s'explique, abandonnons aux Mexicains leurs mines d'or. Il s'en exploite assez dont le produit peut fournir à nos récompenses. La fortune sur sa roue nous crie de dépêcher, ses mains s'ouvrent, les faveurs abondent, courons. (*ils vont pour sortir.*)

SCENE XXI.

Les Précédens, GRESCA, ensuite Gardes.

GRESCA.

Alte-là

VILLAFAGNA.

Qu'est-ce que c'est ?

GRESCA.

Soldats !

JULIA, *avec effroi.*

Grand dieu !

SCENE XXII.

Les Précédens, Soldats.

GRESCA.

De par le général, vous êtes mes prisonniers.

VILLAFAGNA.

Prisonniers ! nous ! camarades, armes à la main.

(Les conjurés s'étant mis en défense, les soldats de la garde les couchent en joue avec leurs arquebuses.)

GRESCA.

Bas les armes.

VILLAFAGNA, *jetant son épée.*

C'est fait de nous.

JULIA.

Tout est perdu.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente, sur le devant, l'intérieur de la tente de Cortez ouverte; au fond, le lac de Mexico; et en perspective, une partie de cette ville, construite sur le lac. Dans la tente, on voit d'un côté, entr'autres dépouilles prises sur les Mexicains, leur étendard impérial. (C'est un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique et couronné de plumes de diverses couleurs.) *De l'autre côté, la grande enseigne de l'armée Espagnole, portant le nom de Charles-Quint et les armes de l'Empereur.*

SCENE PREMIERE.

CORTEZ, GRESCA, Plusieurs Officiers, Soldats *dans le fond.*

GRESCA, *présentant des papiers.*

Des ordres à signer, général.

CORTEZ, *assis devant une table.*

Qu'on porte celui-ci Christophe est mis en liberté. (*à part.*) Je saurai m'acquitter envers lui. (*haut.*) A-t-on séparé Villafagna de ses complices?

GRESCA.

Oui, général.

CORTEZ.

Faites avertir les officiers qui doivent composer le conseil de guerre. (*il examine les papiers que Gresca vient de lui remettre.*) Je ne trouve point parmi ces papiers, le passe-port de Dona Julia; qu'on en presse l'expédition, et qu'on me l'apporte à signer. (*Un officier sort.*)

GRESCA, *remettant à Cortez l'acte des conjurés.*

Général, j'ai pris sur Villafagna cette pièce écrite, qu'il portait dans son sein; il me l'a fait découvrir lui-même, en essayant de l'en retirer: son intention était sûrement de l'anéantir.

CORTEZ, *ayant jeté les yeux sur le corps de l'acte.*

Le pacte infâme des séditieux! Et trois feuilles remplies de signatures!... (*A Gresca.*) Suis-je le seul instruit de cette découverte?

GRESCA.

Oui, général.

CORTEZ.

N'en divulgue rien. Tout paraît-il tranquille dans les quartiers ?

GRESCA.

Un morne silence règne partout.

CORTEZ.

Qu'on exerce la plus active surveillance. Laisse-moi.

(Gresca sort.)

SCENE II.

CORTEZ.

Verdulgo désigné capitaine-général à ma place ! Aurait-il pris part ?.... Mais le voici ; il vient à propos : un coup-d'œil me fera pénétrer dans son âme.

SCENE III.

CORTEZ, VERDULGO.

VERDULGO.

Je viens vous demander vos instructions, général ; vous m'avez choisi pour présider au conseil.

CORTEZ.

Villafagna seul y doit paraître en ce moment.

VERDULGO.

Existe-t-il une preuve matérielle de son crime ?

CORTEZ.

La déposition d'Onzil mourant, jointe au résultat du premier interrogatoire, me semble suffire. J'ai besoin de votre avis cependant, Verdulgo. Si j'avais entre les mains le traité criminel des factieux, contenant leurs noms à tous, et proclamant celui que, d'après le mouvement aveugle de leur passion, ils étaient convenus de mettre à leur tête . . . (*S'étant arrêté un moment pour l'observer.*) M'engageriez-vous à produire cette pièce terrible, ou ferais-je mieux, selon vous, de la supprimer ?

VERDULGO.

Je n'hésiterais pas à la publier, général; songez qu'il faut pleinement satisfaire à la justice et donner cours à sa rigueur. Oui, vous ne pourriez épargner des coupables reconnus, sans vous exposer aux suites fâcheuses de l'impunité ; votre modération paraîtrait une faiblesse, et dans la conjoncture où nous sommes, la terreur des exemples peut seule nous sauver.

CORTEZ, *à part.*

Il est innocent. (*haut.*) Prenez-y garde, capitaine, vous ne sentez peut-être pas toutes les conséquences de l'avis que vous me donnez.

VERDULGO.

Que voulez-vous dire ?

CORTEZ.

Si, en agissant d'après vos conseils, je me trouvais forcé de sévir contre quelqu'un que vous ne pouvez soupçonner, et de vous frapper vous-même dans l'objet de vos plus chères affections.

VERDULGO.

Moi ! général ?

CORTEZ.

Si la personnne qui vous tient ici de plus près, avait trempé dans ce complot des malveillans ?...

VERDULGO.

La personne qui me tient de plus près ?

CORTEZ.

Je vois paraître votre épouse. Elle vient sans doute pour prendre les papiers qu'elle m'a demandés ; priez-là de m'attendre . . . Peut-être pourra-t-elle vous fournir quelques éclaircissemens relatifs à l'affaire que vous êtes chargé d'instruire.

VERDULGO.

Eh ! comment se peut-il...

CORTEZ.

Je vous laisse ensemble.

VERDULGO, *à lui-même.*

Quel soupçon ! (*Cortez sort.*)

SCENE IV.

VERDULGO, JULIA.

VERDULGO.

Qu'est-ce, Julia ? vous avez paru vous troubler à la rencontre du général ?

JULIA.

D'où pourrait naître ce trouble ?

VERDULGO.

C'est à vous de m'en expliquer la cause.

JULIA.

Vous avez le ton bien sévère, et vos regards.....

VERDULGO.

Cherchent à lire dans votre âme. Je me rappelle notre entretien de ce matin : vous en souvenez-vous ?

JULIA.

Parfaitement.

VERDULGO.

Ne vous ai-je pas dit, en vous quittant, ces paroles : « Sœur de Velasquez, songez que vous êtes mon épouse ! »

JULIA.

Je ne les ai pas oubliées. Eh bien ?

VERDULGO.

Pour l'objet que nous traitions, elles vous traçaient exactement la ligne de vos devoirs; me soutiendrez-vous que vous ne l'avez pas franchie ?

JULIA.

Ce langage !... Eh ! devant qui suis-je donc, pour subir un tel examen ?

VERDULGO.

Devant votre époux, madame; et pour une femme vertueuse, je crois que son époux est le premier juge et le plus irrécusable. Aviez-vous connaissance de l'abominable complot qui vient de se découvrir ?

JULIA.

Abominable complot !

VERDULGO.

Affirmez ou niez.

JULIA.

Je ne nie point.

VERDULGO.

Juste ciel !... Quoi ! Julia, vous saviez ce que l'on projettait et je n'étais pas intruit ?... Quoi ! des scélérats ont osé vous confier leurs sinistres desseins, et votre discrétion a même justifié leur audace !... Je tremble de provoquer une explication encore plus affligeante. Répondez, auriez-vous participé vous-même à toute la trame par vos instigations et vos menées, ou n'en étiez-vous que la simple confidente ?

JULIA.

J'étais à la tête, et j'ai tout conduit.

VERDULGO.

Affreuse lumière !

JULIA.

Que me servirait de déguiser encore ce dont la vérité m'oblige de convenir !

VERDULGO.

Quels sont les principaux conjurés ?

JULIA.

Je ne les nommerai point.

VERDULGO.

On vient de saisir Antoine Villafagna. Cet artisan connu de tous les désordres du camp, ce lâche suborneur de nos soldats, homme qui ne devait jamais rencontrer vos regards sans baisser les siens; était-il, dites-moi, l'agent que vous étiez réduite à choisir pour l'exécution de vos projets, et l'infamie qui le suivait partout, ne vous a-t-elle pas empêché de l'admettre à l'honneur de vous servir?

JULIA.

Sur ce point, comme sur tout ce qui le concerne, lui seul

peut éclaircir ses juges. Vous m'interrogez vainement sur d'autres que sur moi.

VERDULGO.

Qu'aviez-vous donc arrêté contre Cortez?

JULIA.

Il devait périr.

VERDULGO.

Périr! Et c'est une femme qui a pu concevoir un pareil dessein!... Haine atroce et funeste démence qui n'aboutissaient à rien moins qu'à nous perdre tous! Les pervers! ils voulaient éteindre le seul flambleau qui nous éclaire sur les bords du précipice.

JULIA.

N'est-il que Cortez!... Un autre nous a paru plus digne de la confiance des troupes. Déjà même il avait réuni les suffrages.

VERDULGO.

Qui?

JULIA.

Vous.

VERDULGO.

Moi!

JULIA.

Vous-même. Cortez mort, vous lui succédiez dans le commandement.

VERDULGO.

Je n'aurais pris sa place que pour le venger.

JULIA.

Non, la reconnaissance vous eut imposé d'autres lois. Il est doux de jouir du pouvoir.

VERDULGO.

D'un pouvoir illégitime!

JULIA.

Le vôtre ne l'aurait pas été comme celui du rébelle que nous sommes autorisés à punir.

VERDULGO.

Autorisés? par qui?

JULIA.

Par mon frère, le gouverneur général de Cuba.

VERDULGO.

Votre frère, dont la fureur injuste et jalouse... Et comptiez-vous pour rien le cri public, l'opinion des hommes? Julia, vous avez commis une action des plus horribles, et qui ne saurait trouver d'excuse; n'en sentez-vous pas au moins quelques remords?

JULIA.

Des remords! moi! quand je n'ai rien entrepris qui ne

fut justifié par le désir que j'avais, ingrat, de vous élever, par l'intérêt que je prenais à l'honneur d'un frère chéri, par l'engagement enfin que j'ai contracté à mon départ de Cuba ! Non, Verdulgo, non ; vous demandez envain que je me reconnaisse coupable. Vous n'obtiendrez pas de moi cet acte de déférence. La conjuration est mon ouvrage ; quelques vils stipendiés n'en forment pas le véritable noyau, elle subsiste encore, et ce n'est pas à moi de la décourager.

VERDULGO.

Grand dieu !

JULIA.

Je suis du sang des Velasquez, et vous connaissez leurs principes.

VERDULGO.

Ils sont trop différens des miens. Dona Julia, le destin nous avait unis, mais nos cœurs nous séparent. Oui, puisqu'il m'est impossible même d'exciter en vous un mouvement de repentir, de vous arracher une parole qui réponde à ma tendresse, fuyez loin de moi... trop heureuse vraiment si le salaire d'exécrables meurtriers ne devient pas le vôtre !... Cortez, généreux, ne me refusera pas votre grâce ; je peux la réclamer en faveur des nœuds respectables qui naguères....... Hélas ! en vous voyant arriver dans ces régions lointaines, je vous croyais amenée par l'amour d'un époux ; mais, non, vous ne l'étiez que par l'ambition, l'inquiète jalousie, la soif du sang ; et déçu par une courte illusion, je n'ouvris mes bras que pour y recevoir un monstre... Fuyez, vous dis-je, fuyez ! vous n'êtes plus dans ma famille, nos liens sont rompus.

JULIA.

Nos liens sont rompus !.... C'est vous qui le prononcez ?

VERDULGO.

Oui, madame, vous consentirez à ne plus porter un nom que mes ancêtres m'ont transmis sans tâche, et qu'il ne doit pas être en votre pouvoir de déshonorer.

JULIA.

Capitaine Verdulgo, perdez-vous de mémoire les brillans avantages qui s'attachent à ma personne !

VERDULGO

Reprenez tout et laissez-moi l'honneur... Le capitaine Verdulgo ne transige pas avec le crime. J'aperçois le général ; aurez-vous le courage de soutenir sa vue ?

JULIA.

Je ferai plus, et vous me connaîtrez.

VERDULGO, *avec amertume.*

Gardez donc, à son approche, cette noble contenance qui sied aux Velasquez.

JULIA.

Ni vous, ni lui, ne me ferez déroger à leur fierté.

SCENE V.

Les Précédens, CORTEZ.

CORTEZ, *des papiers à la main.*

Madame, j'apporte les papiers qui vous étaient nécessaires pour quitter ces parages. Vous y trouverez un ordre adressé au commandant de la Vera-Cruz, et qui a pour objet de vous procurer un prompt embarquement.

JULIA, *ironiquement.*

Cette ardeur obligeante à remplir mon désir, mériterait de ma part quelques remercîmens, général; j'étais bien persuadée que le regret de voir s'éloigner dona Julia, n'arrêterait pas votre empressement de faciliter son départ. J'avais toute fois lieu, d'après mon entretien avec Verdulgo, de ne pas compter entièrement sur l'effet de votre promesse.

CORTEZ.

Vous voilà rassurée.

JULIA.

Rassurée! Mais vous êtes encore le maître de changer vos dispositions à mon égard.

CORTEZ.

Par quel motif supposez-vous que je pourrais vouloir les changer.

JULIA.

Quittons la feinte, général; on vous a fait la dénonciation d'une entreprise dirigée contre vous.

VERDULGO, *à part.*

Que va-t-elle dire?

JULIA.

Bien qu'il n'existe aucune trace de ma participation, je me sens pressée du besoin de vous apprendre que c'est moi qui, à l'insu de Verdulgo, ai suscité le péril qui vous menaçait, et qui peut-être n'est pas évanoui.

VERDULGO.

Qu'osez-vous déclarer?

JULIA.

La vérité.

CORTEZ, *froidement.*

Achevez, madame.

JULIA.

Par cet aveu, dont la seule franchise doit vous surprendre, je n'affecte pas de vous braver et pense encore moins à m'abaisser devant vous; il me plaît de soulever le voile. Prompte à dissiper un mystère qui ne tendrait plus à vous perdre, mais à me sauver, je m'expose à vos ressentimens, Cortez; et loin de prétendre en diminuer l'effet, je serais satisfaite, à l'instant même de mourir, de vous prouver, à

tous, qu'il n'y avait, dans l'âme de Julia, rien de lâche ni de méprisable.

VERDULGO.

Général, cette déclaration, qu'une femme téméraire vous adresse en ma présence, nous met tous deux dans une situation pénible; je voudrais imiter le courage dont elle se pare; j'ai moi-même tantôt provoqué votre sévérité : les lois militaires et notre commun salut m'ont paru vous les prescrire; mais la criminelle m'a été long-temps chère, et en rompant la chaine sacré qui nous unissait, je sens... Il faut être homme de courage comme vous, pour mesurer toute l'étendue de la douleur que je m'efforce de comprimer. Vous ordonnerez du sort de Julia, mais non sans vous souvenir, général, que Verdulgo, dont elle fut la compagne, a toujours été le plus sincère de vos amis.

CORTEZ.

Homme estimable et vraiment à plaindre!

JULIA, *à Verdulgo.*

Quand tu viens de me dégager de mes sermens, abstiens-toi de me témoigner le moindre intérêt; je te dispense de craindre pour moi et d'intercéder en ma faveur. *(à Cortez.)* Faites sur moi le dernier essai d'un pouvoir prêt à vous échapper; plus vous oserez contre la sœur de Velasquez, et plus je le croirai servi au gré de mes désirs.

CORTEZ.

Capitaine, je vous confie la personne de dona Julia, et c'est à vous de m'en répondre. Mais le conseil de guerre assemblé vous réclame, allez entendre Villafagna; le jugement rendu, vous aurez soin de me le faire connaître.

VERDULGO.

Je vais obéir.

CORTEZ, *à Verdulgo.*

Prenez ces papiers.

VERDULGO.

Ces papiers! pourquoi me les remettez-vous?

CORTEZ.

Avec eux, je vous remets le destin de Julia.

VERDULGO.

Ah! je reconnais votre cœur magnanime! Oui, qu'elle place entr'elle et nous la distance des mers.

JULIA.

Je partirai. Mais, Fernand Cortez, tu n'en es pas encore où tu crois être; j'ai préparé des coups dont tu ne saurais te garantir. Va, ta fausse clémence ne m'en impose pas, et j'espère n'abandonner ces rivages que pour instruire l'Europe de la punition d'un traître. Adieu.

(Elle sort accompagnée d'un officier que Verdulgo lui a donné pour garde : lui-même sort par le côté opposé, après avoir témoigné à Cortez son désespoir.)

SCENE VI.

CORTEZ, quelques Soldats au fond.

CORTEZ.

Quelle femme !... Et c'est l'épouse de Verdulgo ! mais ce titre et son sexe ont du me la faire épargner ; il n'en sera pas de même de ceux dont les noms se trouvent sur cette liste odieuse, que jusqu'à ce moment j'ai redouté de parcourir... Je puis donc, en l'ouvrant, connaître tous mes assassins. D'où vient que je frissonne ? (*il prend l'acte et commence à le parcourir.*) Cette première page ne contient que des noms méprisables. Continuons. (*il tourne le feuillet.*) Que de perfides ! que d'ingrats !. . . . Et toi aussi, Juan ; tu m'as trahi ! (*après quelques momens de silence.*) Il est donc des coups auxquels le plus ferme courage ne résiste pas, et qui se jouant de notre vertu, nous abattent soudain : momens redoutables où l'âme voit ses ressorts brisés et ne trouve plus en elle que trouble et confusion. Relevons nous de cet affreux état. (*à un soldat.*) Qu'on cherche Juan. (*il se promène avec agitation.*) Je voudrais les faire paraître tous à mes yeux, les humilier de mon mépris, enfoncer dans leurs cœurs atroces la honte et le désespoir de leur forfait. Espagnols conspirateurs ! le crime est-il donc votre seule ambition ; n'avez-vous d'ardeur que pour la révolte et du courage que pour assassiner !... Infortuné Cortez, abandonne de chimériques projets, trop d'obstacles te sont opposés par la malveillance et la perfidie. Mais, quoi ! j'ai su, d'une volonté forte, m'asservir aux plus durs travaux, et quelques amertumes produisant un lâche dégoût, me ferait quitter subitement une route si belle ? Ne suis-je sorti de la foule que pour y rentrer avec déshonneur ? Non, plutôt périr ! Cesse donc, Fernand, de déplorer un sort inévitable, et si tu veux perpétuer la mémoire de ton existence fugitive, retrouve en toi ce beau feu qu'alimente le malheur, au lieu de l'éteindre ; quel que soient enfin les revers que te cache l'avenir, arme-toi d'airain pour accomplir tes destinées... Juan paraît. Ah ! que sa vue renouvelle mes peines ! L'ingrat ! il affecte le calme lorsque tout mon cœur est ému.

SCENE VII.

CORTEZ, JUAN, Soldats.

JUAN.

Vos ordres m'ont appellé : que me voulez-vous ?

CORTEZ.

Approche, Juan. Tu te souviens que dans cette carrière où

m'ont engagé le plus ardent courage et le désir d'une renommée flatteuse, quelques adversités ont éprouvé ma constance. Je ne te rappellerai que cette nuit désastreuse où, dans une retraite précipitée, le tiers de nos troupes avait péri misérablement sous le fer des Mexicains. Leurs cohortes innombrables nous enveloppaient encore; et pendant qu'on rassemblait autour de moi les tristes débris de mon armée, tu m'as vu, payant le tribut à la faiblesse humaine, accablé de lassitude, et la tête appuyée sur une pierre, mais le ton ferme encore et le regard serein, distribuer des ordres, exhorter nos soldats éperdus; mes discours les ranimaient, des pleurs inondaient mon visage... Dans ce moment-ci, l'épreuve est plus cruelle: je défends à mes larmes de couler, et ma constance abattue par la douleur, se dément pour la première fois.

JUAN, *à part.*

La foudre se balance; elle va m'anéantir.

CORTEZ.

Ce n'était point assez que j'eusse à lutter contre les efforts de peuples ennemis, nombreux et puissans: un vrai courage ne s'étonne pas de revers calculés par la prévoyance; il fallait que, par une horrible machination, les compagnons mêmes de mes travaux, les associés de ma fortune, s'apprêtassent à devenir mes bourreaux et à déchirer ce cœur plein de sollicitude pour eux; il fallait que l'ami de ma jeunesse, objet de mes sincères affections, vînt se joindre à ce complot homicide, et fondât sur mon trépas l'espoir d'une indigne vengeance.

JUAN.

Dis son nom, et punis.

CORTEZ

Son nom? tu le trouveras au bas de cette acte. (*il lui remet l'acte de conjuration.*)

JUAN, *prenant l'acte, et à lui-même.*

Moment terrible.

SCENE VIII.

Les Précédens, CRESCA.

GRESCA.

Le conseil a porté, contre Villafagna, la sentence de mort.

CORTEZ.

Qu'elle soit exécutée sur-le-champ. (*Gresca sort.*)

SCENE IX.

CORTEZ, JUAN.

CORTEZ, *à Juan.*

As-tu reconnu la signature de cet ami criminel?

JUAN.

Oui.

CORTEZ.

Que me dira-t-il pour sa défense ?

JUAN.

Rien.

CORTEZ.

Mais je suppose que des regrets ont pénétré son âme ; n'est-ce pas le moment de les faire éclater ?

JUAN.

Non. Lorsque le crime est découvert et que le repentir semble suivre la honte ou même attester la crainte du châtiment, le faire paraître ne serait plus qu'une bassesse. Je me prépare à te payer ma dette. (*lui remettant l'acte.*) Voilà ton titre.

CORTEZ, *après l'avoir déchiré.*

Il n'existe plus.

JUAN.

Ai-je imploré ta clémence ?

CORTEZ, *avec noblesse.*

Tu peux ne pas me savoir gré de ce que je viens de faire. En publiant cette liste, j'aurais fait connaître imprudemment le grand nombre des conjurés, et provoqué peut-être une funeste explosion. Tiens-toi pour quitte envers ton général ; mais Fernand va produire à tes yeux une pièce de condamnation à laquelle tu ne t'attends pas.

SCENE X.

Les Précédens, GRESCA.

GRESCA.

Général, on me charge de vous informer que la fille de Zomual est près de son départ.

CORTEZ.

Je le retarde : qu'Irza vienne ici.

SCENE XI.

JUAN, CORTEZ.

CORTEZ.

Ce nom t'a fait tressaillir.

JUAN.

Que prétends-tu faire ? laisse-moi me retirer.

CORTEZ.

Notre entretien n'est pas fini.

JUAN.

Le supplice que tu me fais souffrir, est plus cruel que celui de Villafagna.

CORTEZ.

J'achève. Juan, reconnaissez la différence de vous à moi. Nous sommes épris du même objet; mes droits, s'il en est en amour, sont antérieurs aux vôtres. Le pere d'Irza, quand je l'instruisis de mes vues sur elle, parut désirer qu'elle les ignorât jusqu'à une époque favorable à notre hymen, je m'y résignai; dans cet intervalle, vous dérobant à mes confidences, et me cachant vos sentimens, vous parvîntes à triompher d'un cœur que mes marques d'affection avaient prévenu pour vous; son pére vous oppose un refus, vous recourez à la violence, un éclat honteux en est la suite; vous pouvait-il rester le moindre espoir! Eh bien, moi, votre rival, et rival offensé, moi, Juan, pendant que tu conspirais contre mes jours, je me suis occupé de ton bonheur, j'ai tout réparé, tout réconcilié pour toi. Le père de ton amante, sur ma sollicitation, te pardonne, t'agrée pour son fils; je tiens sa réponse, et la voici.

JUAN.

Grand dieu!

CORTEZ.

C'est là le titre que je voulais produire contre toi.

JUAN.

L'autre m'accusait, celui-ci me condamne. (*il tire sont épée pour se tuer.*) Adieu, Fernand.

SCENE XII.

Les Précédens, IRZA.

IRZA, *se précipite sur Juan.*

Malheureux!

CORTEZ, *lui arrachant l'arme.*

Qu'allais-tu faire?

JUAN.

Te venger. (*A Irza.*) Fuis, Irza; tes charmes innocens m'ont rendu le plus odieux des mortels... ne touche pas ses mains, elles sont teintes du sang de mon ami.

IRZA.

De ton ami!

JUAN.

Sans le ciel, qui a déjoué nos complots, c'était fait de Cortez.

IRZA.

L'horreur me glace! Toi! Juan? (*Avec amertume.*) Ah! pourquoi le Dieu des chrétiens ne te donna-t-il pas un cœur plus vertueux!

JUAN.

Souffrez qu'à vos yeux j'expie ma trahison.

CORTEZ.

Non, ce serait mal me satisfaire. Ai-je acquis le droit de disposer de ton sort ? je t'ordonne de vivre.

JUAN.

Est-ce pour mieux me punir ?

CORTEZ.

C'est pour conserver à la Castille un vaillant soldat.

JUAN.

Commence donc par me délivrer du tourment des remords.

CORTEZ.

Juan, regarde ce beau trophée, naguères le symbole mystérieux du salut d'un Empire, l'étendard révéré des phalanges Mexicaines. A la bataille d'Otumba, lorsque pour le chercher à travers mille morts, nous nous étions enfoncés dans l'affreuse mêlée, c'est toi qui, du milieu de mes intrépides cavaliers, te précipitas sur le général porteur de l'enseigne ; ma lance venait de l'atteindre, mais il expira sous tes coups ; tu ma remis cette précieuse conquête, et les ennemis aussitôt abandonnèrent la victoire. Voilà des souvenirs qu'il faut conserver ; c'est par de semblables actions qu'il faut te signaler encore, pour te réconcilier avec l'existence.

SCENE XIII.

Les Précédens, VERDULGO.

VERDULGO.

Villafagna vient de subir son jugement, général ; mais une violente agitation se manifeste dans le camp ; la plupart des soldats, à la vue du châtiment de leur camarade, ont frémi de terreur et de pitié, les uns affectant de ne point croire à la conspiration découverte, les autres ôsant même la qualifier de cause légitime. Des cris séditieux se font entendre ; les capitaines Tappia, Sandoval et autres se portent partout pour calmer les esprits ; mais j'appréhende qu'un dangéreux amas de révoltés...

CORTEZ.

Faisons tête à l'orage.

JUAN.

C'est ici l'instant de réparer mon honneur, et de reprendre mes droits à ton estime ; je te dévoue mon bras, tu me verras te défendre ou succomber avec toi.

LA SENTINELLE, *placé à la portière de la tente.*

Qui vive !

UNE VOIX.

Soldats du Gouverneur.

LA SENTINELLE, *couchant en joue.*

Retirez-vous.

(On entend un coup d'arquebuse ; le factionnaire décharge la sienne du même côté.)

SCENE XIV.

Les Précédens, foule de Soldats, *entrant successivement et en tumulte.*

CORTEZ, *aux soldats.*

Que demandez-vous ?

LES SOLDATS.

Ta mort.

VERDULGO.

Scélérats !

IRZA.

Quelle rage !

JUAN.

Portez vos coups sur moi.

(Presqu'ensemble.)

(Irza, repoussée par des soldats qu'elle implorait, est tombée aux genoux de Cortez, qui, dans une attitude noble, se trouve placé entre Juan et Verdulgo. Tableau.)

CORTEZ.

Qu'ils avancent ! qu'ai-je à redouter ? L'innocence est à mes pieds, l'amitié me couvre et la vertu me soutient. (*désignant* Irza, *Juan et Verdulgo.*)

LES SOLDATS.

Frappons.

SCENE XV ET DERNIERE.

Les Précédens, CHRISTOPHE, Soldats du parti de Cortez.

(Christophe, en entrant, saisit l'étendard suspendu à droite, et vient le planter devant Cortez.)

CHRISTOPHE.

A moi soldats ! qu'on defende le drapeau de Charles-Quint.

(Le théâtre se remplit de soldats qui, divisés en deux partis se menacent et se contiennent mutuellement. On entend au loin sonner l'allarme.)

CORTEZ.

Vous voilà donc sur le point de vous entr'égorger à la vue des Mexiquains ! Si le sang coule, nous sommes tous perdus. Ne faut-il que le mien pour éteindre la discorde ? je vous l'offre, soldats ; on m'en vit toujours moins avare que du vôtre.

JUAN.

Une seule cause, général, a pu produire ce mouvement contre vous ; les signataires de l'acte de conjuration craignent

sans doute le sort de Villafagna ; mais, pour se rassurer, qu'ils voient ici le témoignage de leur crime déchiré par votre main généreuse. (*aux conjurés.*) Apprenez tous que j'étais moi-même votre complice ; qu'il n'y avait pas entre vous de plus coupable, et qu'il m'a pardonné. (*A Cortez.*) O Fernand ! ô mon ami ! si j'ose encore t'appeler de ce nom, qui devait m'être plus sacré, tu n'as pas voulu que le désespoir me fit expirer à tes pieds ; souffre du moins que j'y donne le premier l'exemple du repentir et de la soumission. Je ne l'aurai pas donné envain. (*aux conjurés.*) N'est-il pas votre père ? Ne l'avez-vous pas mille fois nommé votre appui, votre sauveur ? Eh ! il veut l'être encore ! Mes compagnons, mes frères, il attend votre retour. Vous êtes attendris, l'arme parricide échappe de vos mains ! contemplez Juan ! (*tombant aux pieds de Cortez.*) C'est ainsi qu'il rend hommage à la clémence, aux talents et au courage. Qu'on ne rougisse pas de m'imiter, j'embrasse les genoux d'un héros.

(*Les soldats se prosternent devant Cortez.*)

CORTEZ.

Relevez-vous, Castillans.

QUELQUES SOLDATS.

Notre pardon, général.

CORTEZ.

Vous l'aurez mérité, quand cette enseigne flottera sur les tours de Mexico.

LES SOLDATS, *se relevant.*

Vive Cortez !

IRZA, *à Juan.*

Irza t'a rendu son cœur.

CORTEZ.

Un de nos vaisseaux, par mon ordre, va faire voile pour l'île de Cuba. Ceux de vous qui voudraient partir avec la sœur de Velasquez, y sont autorisés. Je ne garde près de moi que des guerriers d'élite pour les combler d'honneurs et de richesses.

VERDULGO.

Poursuivez, général, une illustre carrière ; vous n'aurez plus ici de malveillans à craindre, et vos détracteurs, à la cour de Madrid, ne doivent pas vous inquiéter. Le plus éclairé des Monarques peut-il n'avoir point reconnu dans vos plans, l'audace du génie et le cachet de la grandeur ? Bon ministre et vassal fidèle, vous ajouterez à la splendeur de son règne, et votre nom qui n'emprunte rien de l'éclat d'une couronne, ira néanmoins à la postérité.

FIN.